

Voltairiana, ou Recueil des
bons mots, plaisanteries,
pensées ingénieuses et
saillies spirituelles de Voltaire
; suivi [...]

Cousin d'Avallon, Charles-Yves (1769-183.). Auteur du texte. Voltairiana, ou Recueil des bons mots, plaisanteries, pensées ingénieuses et saillies spirituelles de Voltaire ; suivi des Anecdotes peu connues relatives à ce philosophe et poète célèbre (2nde éd.) / par C... d'Aval.... 1801.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



1757

VOLTAIRIANA,

OU

R E C U E I L

Des Bons Mots, Plaisanteries, Pen-
sées ingénieuses et Saillies spiri-
tuelles de VOLTAIRE, etc.

S U I V I

Des Anecdotes peu connues, relatives à
ce Philosophe et Poète célèbre.

S E C O N D E É D I T I O N .

Naturam amplectitur omnem.

Par C..... D'AVAL...

A P A R I S,

CHEZ PILLOT, LIBRAIRE, SUR LE PONT-
NEUF, N^o. 5.

AN IX. — 1801.

P R É F A C E.

O n a beaucoup imprimé pour et contre Voltaire ; mais dans cette foule de brochures relatives à ce grand philosophe, on ne voit que la passion dominer et une partialité scandaleuse. Ses ennemis l'ont déchiré avec un acharnement presque inconcevable ; ses partisans l'ont préconisé avec une telle emphase, que la vérité s'est, pour ainsi dire, trouvée étouffée sous l'exagération des uns et les mensonges des autres. Il a donc fallu démêler avec soin le vrai d'avec le faux, et se servir du fil d'Ariadne pour nous guider au milieu de ce dédale de libelles et d'éloges, dont il a été le sujet pen-

dant sa vie , et jusqu'après sa mort.

De là tant d'anecdotes fausses , de mensonges impertinens , de calomnies atroces , et d'assertions extravagantes.

Nous ne nous sommes point proposés , dans ce recueil , de ne faire que son éloge , et de ne le montrer que du côté avantageux : nous avons également recueilli ce qui était à son avantage comme à son désavantage , laissant nos lecteurs à même de juger l'homme et l'auteur par sa conduite et ses ouvrages.

C'est dans sa vie privée , et quelquefois au milieu de la société , que l'homme se montre tel qu'il est ; c'est souvent au milieu d'un cercle d'amis , que le caractère et l'esprit se montrent à nu , et que la conversation fait jaillir , comme des traits ; ces pensées spirituelles , ces réponses

ingénieuses et ces saillies vives et rapides qui peignent avec vérité le philosophe éclairé, le grand poète, le penseur profond et l'homme du monde. Un homme d'esprit a ainsi tracé le portrait de *Voltaire*.

L'Horace des Français, le Sophocle et l'Homère,
 Cher à plus d'un Mécène, aimé des plus grands rois,
 Successeur de Chaulieu, de Ninon légataire,
 Vécut en philosophe, à l'ombre de ces bois (*).
 Oracle de son siècle, il éclaira le terre.
 Des Syren, des Calas il rétablit les droits;
 Pour le sang de Corneille il eut un cœur de père,
 Contre la servitude il éleva sa voix,
 Et du faible opprimé fut l'ange tutélaire.
 Critique, historien, moraliste, orateur,
 Créateur de Ferney, conquérant littéraire,
 Disciple de Newton, et négociateur,
 Nos neveux penseront qu'il fut plus d'un Voltaire.

Parmi les anecdotes qui font partie

(*) Ferney.

de cet ouvrage , il y en a plusieurs qui n'ont pas encore été publiées , et qui nous ont été communiquées par des personnes dignes de foi.

On sait que Voltaire était fin railleur : on verra donc ici avec plaisir quelques plaisanteries qui n'ont pas encore paru , et qui nous ont été transmises par des particuliers qui ont eu des liaisons étroites avec ce grand homme.

Nous avons secoué la poussière de trois cents ouvrages polémiques, pour en extraire ce qui concernait particulièrement *Voltaire*, et que les éditeurs de ses ouvrages ont passé sous silence, soit par omission volontaire, ou pour quelque autre cause que nous ne chercherons pas à approfondir, comme absolument inutile et étrangère à notre travail.

Le marquis de Luchet a fait l'his-

toire de Voltaire, en six gros volumes in-8°. Dans cette compilation volumineuse qu'on ne lit plus, nous avons remarqué que cet auteur ne s'était pas piqué d'une fidélité scrupuleuse ; et cette histoire où nous pensions trouver des renseignemens précieux, nous a été presque inutile.

Nous avons lieu de présumer, d'après nos recherches laborieuses, que le public accueillera avec bonté ce petit ouvrage, qui l'instruira en l'amusant, et le mettra à même de connaître à fond un homme qui a eu tant de prôneurs et tant de détracteurs, et dont la mémoire sera toujours chère à la philosophie et à la littérature.

Malgré tous les *ana* qui inondent le public, même en comptant le *Pironiana*, nous nous flattons que le public distinguera celui-ci, comme

plus instructif et plus plaisant que
ses confrères.

Depuis mons *Ménagiana* ,
Il ne circulait plus d'*ana* ;
Mais , grace au *Biévriana* ,
Chacun pourra lire et lira
L'illustre *Champfortiana* ,
Le malin *Pironiana* ,
Et prudemment terminera
Par le grand *VOLTAIRIANA*.

V I E
D E V O L T A I R E .

FRANÇOIS-MARIE AROUET, qui a rendu le nom de *Voltaire* si célèbre, naquit à Châtenay, le 20 février 1694. Son père exerçait la charge de trésorier de la chambre-des-comptes; sa mère, *Marguerite d'Aumart*, était d'une famille noble du Poitou.

Lorsqu'il fut dans l'âge d'étudier, on le mit au collège des Jésuites, où commencèrent à se développer son génie et ses talens, sous les célèbres professeurs, le père *Porcé* et le père *le Jay*. Ces deux hommes découvrirent en lui le germe d'un grand talent; le père *le Jay* lui prédit qu'il serait, en France, le cory-

phée du déisme : l'événement vérifia sa prédiction.

Au sortir du collège, l'abbé de Châteauneuf, son parrain, l'introduisit dans les sociétés les plus brillantes, sociétés qui affectaient de porter la liberté et le goût du plaisir jusqu'à la licence. Il suffit de nommer le duc de Sulli, les marquis de la Fare, l'abbé de Servien, l'abbé Chaulieu et l'abbé Courtin, pour s'en former une idée.

Ce fut par ce même abbé de Châteauneuf qu'il fut présenté, encore enfant, à la célèbre Ninon, qui le goûta, et lui légua, par son testament, 2000 francs, pour acheter des livres.

Son père qui en voulait faire un magistrat, fut désolé en apprenant qu'il faisait des vers et qu'il voyait bonne compagnie. Les querelles

qu'occasionnèrent dans la famille la volonté du père, d'une part, et l'opiniâtreté du fils à suivre le parti des Muses, finirent par faire envoyer le jeune Voltaire chez le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande.

C'est là que notre jeune poëte trouva madame du Noyer avec ses deux filles. Il devint amoureux de l'une d'elles; sa passion fit du bruit. Madame du Noyer s'en plaignit à *l'ambassadeur*, qui renvoya le jeune Voltaire dans sa famille.

Arrivé à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour. Son père le voyant toujours obstiné à faire des vers, et à vivre dans le monde, l'exclut de sa maison. Il voulut passer en Amérique, son père n'y voulut point consentir; il fallut enfin se résoudre; il entra chez un

procureur : il n'y resta pas long-temps. M. de Caumartin, touché de son sort, obtint la permission du père de le mener à Saint-Ange. C'est de ce voyage que Voltaire revint, occupé de la *Henriade* et du siècle de Louis XIV.

Louis XIV venait de descendre au tombeau, chargé de la malédiction du peuple. On prodigua les satires. Voltaire, qui fut accusé d'en avoir fait une, fut mis à la Bastille ; elle finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Le duc d'*Orléans*, instruit de son innocence, lui rendit la liberté, et lui accorda une gratification.

Ce fut à la Bastille que le jeune poëte ébaucha le poëme *de la Ligue*, et corrigea sa tragédie d'*OEdipe*, commencée long-temps auparavant.

Sa tragédie d'*OEdipe* obtint un

grand succès, mais *Artémire* n'eut pas le même sort.

En 1722, Voltaire accompagna madame de *Rupelmonde* en Hollande; il alla voir à Bruxelles le grand *Rousseau*. Ils se brouillèrent et ne se revirent plus.

En 1724, il donna *Mariamne*, qui obtint 40 représentations de suite: c'était le sujet d'*Artémire*, sous des noms nouveaux, avec une intrigue moins compliquée et moins romanesque.

Vers la même époque, parut la *Henriade*, sous le nom de la *Ligue*. On a voulu lui donner le nom de poëme épique; ce n'est simplement qu'un beau poëme en vers héroïques.

Quelques disgrâces qu'il éprouva l'obligèrent de chercher un asyle en Angleterre. La tragédie de *Brutus* fut le premier fruit de son voyage

dans ce pays. Elle mérita les plus grands applaudissemens. Il crut alors pouvoir aspirer à une place à l'académie française, mais il n'eut pas même l'honneur de balancer les suffrages. *Legros de Boze*, personnage absolument oublié aujourd'hui, prononça, d'un ton doctoral, que *Voltaire* ne serait jamais un personnage académique.

Après *Brutus*, VOLTAIRE fit la *Mort de César*. Cette tragédie ne fut jouée qu'au bout de quelques années, et dans un collège. On ne voulut pas même permettre de l'imprimer.

L'élégie sur la mort de mademoiselle *Lecouvreur* fut pour VOLTAIRE le sujet d'une persécution sérieuse, qui l'obligea de quitter la capitale. Heureusement l'absence fait tout oublier, même la fureur de

persécuter. Il donna quelque temps après *Eryphile*, qui n'eut aucun succès. Loin de se laisser abattre par ce revers, il saisit le sujet de *Zaïre*, en conçoit le plan, achève l'ouvrage en 18 jours, et elle paraît sur le théâtre quatre mois après *Eryphile*. Le succès passa ses espérances. Elle fut suivie d'*Adélaïde Duguesclin*, qui éprouva le même sort qu'*Eryphile*; cette pièce reparut sous le nom du *duc de Foix*, revue et corrigée, et réussit mieux. Dans sa retraite, Voltaire fit ses lettres sur les *Anglais*: elles firent connaître Newton, Locke, Bacon, Shakespear, Congrève, etc., dont on avait à peine connaissance en France, comme philosophes et littérateurs.

La publication de ces lettres excita une persécution dont on a peine aujourd'hui à concevoir l'acharne-

ment. Le clergé en demanda la suppression, et l'obtint par un arrêt du conseil. Le parlement brûla le livre. On alla jusqu'à ordonner des informations contre lui. *Voltaire*, averti à temps, évita les gens envoyés pour le conduire au lieu de son exil, aimant mieux combattre de loin et d'un lieu sûr. L'orage s'apaisa quelque temps après, et il eut la permission de reparaître à Paris. Le calme ne dura qu'un instant. L'Épître à *Uranie* parut. *Voltaire* fut obligé de la désavouer, et de l'attribuer à l'abbé *Chaulieu*, mort depuis plusieurs années.

L'indiscrétion avec laquelle ses amis récitèrent quelques fragmens de la *Pucelle*, fut la cause d'une nouvelle persécution. Le garde-des-sceaux menaça le poëte d'un cul-de-basse-fosse, si jamais il paraissait

rien de cet ouvrage. Fatigué de tant de persécutions, il crut alors devoir changer sa manière de vivre, sa fortune lui en laissa la liberté. Il voulut devenir riche pour être indépendant, et il eut également raison.

Voltaire avait hérité de son père et de son frère une fortune honnête. L'édition de la *Henriade*, faite à Londres, l'avait augmentée. Des spéculations heureuses dans les fonds publics y avaient ajouté encore. Au moyen d'une fortune assez considérable, et n'ayant plus besoin de protecteurs, il renonça au séjour de la capitale. A son retour d'Angleterre, et rendu à sa patrie, il se réduisit à ne vivre habituellement qu'avec un petit nombre d'amis.

Vers le temps de ses persécutions, une tendre amitié vint lui offrir des consolations plus douces, et aug-

menter son amour pour la retraite. Ce fut celle de la marquise du Châtelet, passionnée comme lui pour l'étude et la gloire. Dans sa retraite à *Cyrey*, il donna une exposition élémentaire des découvertes de *Newton*, sur le système du monde et la lumière. Il se livrait en même temps à l'étude de la physique; mais après avoir donné quelques années à cette science, il l'abandonna pour s'adonner entièrement à la philosophie et à la poésie. C'est à *Cyrey* qu'il fit *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*; qu'il acheva ses discours sur *l'Homme*, qu'il écrivit l'histoire de *Charles XII*, prépara le siècle de *Louis XIV*, et rassembla des matériaux pour son essai sur les mœurs et l'esprit des nations, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours.

Mahomet fut d'abord joué à *Lille*,

en 1741. On osa la risquer à Paris. Ce ne fut qu'en 1751, que monsieur d'Alembert, nommé par le comte d'Argenson pour examiner la pièce, eut le courage de l'approuver. Elle obtint le plus brillant succès.

Zulime ne réussit point, malgré tous les efforts de l'auteur pour la corriger et pour en pallier les défauts.

Les *Discours sur l'Homme* sont un des plus beaux monumens de la poésie française. Il voulut rivaliser Pope, qui avait traité le même sujet. La manière dont il l'a traité, le met sur la même ligne que le poète anglais, et ses discours ont l'avantage de renfermer une philosophie plus vraie, plus douce et plus usuelle.

La vie de *Charles XII* est le premier morceau d'histoire que *Voltaire* ait publié. Malgré l'authenticité des mémoires originaux fournis par les

témoins mêmes des événemens , on accusa cette histoire d'être un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt.

Un libelle où l'on calomniait sa vie entière, vint troubler son repos à *Cirey*. Ce fut l'abbé *Desfontaines*, qui devait à *Voltaire* la liberté et peut-être la vie, qui en fut l'auteur, et qui reconnut, par cette perfidie atroce, les bontés de son bienfaiteur. Il poursuivit *Desfontaines*, qui en fut quitte pour désavouer le libelle.

Ce fut à cette époque, à 44 ans, après vingt années de patience, que *Voltaire* sortit pour la première fois de la modération qu'il avait toujours suivie, et qu'on vit pleuvoir cette multitudes de pamphlets, toujours piquans par un ton d'originalité et de plaisanterie, et qui, en amusant le public, attirèrent à *Voltaire* une foule d'ennemis, qui le persécutè-

rent avec acharnement jusqu'à la fin de ses jours.

La liaison qui se forma, vers le même temps, entre *Voltaire* et le prince royal de Prusse, si renommé depuis sous le nom de Frédéric II, fut une des premières causes des emportemens où ses ennemis se livrèrent contre lui. Ce prince choisit *Voltaire* pour son confident et son guide; ils s'envoyèrent réciproquement leurs ouvrages. Ce fut à Cirey que *Voltaire* reçut le portrait et les manuscrits du jeune Frédéric.

Malgré le succès de sa tragédie de *Méropé*, dont il venait d'enrichir la scène, et les protections puissantes qu'il avait, il ne put obtenir la place vacante à l'académie, par la mort du cardinal Fleury. Ce fut Boyer qui remplaça ce dernier.

Peu de temps après, il fut envoyé

en Prusse par le ministère, pour négocier avec Frédéric II, mais en secret, son alliance avec la France. N'ayant pu réussir, il revint à Paris, et rendit compte de son voyage. Il eut alors un appui plus puissant, la marquise de Pompadour, avec laquelle il avait été lié, lorsqu'elle était encore *madame d'Etiole*. Elle le chargea de faire une pièce pour le premier mariage du dauphin. Une charge de gentilhomme de la chambre, le titre d'historiographe de France, et enfin la protection de la cour, nécessaire pour empêcher la cabale des dévots de lui fermer l'entrée de l'académie française, furent la récompense de cet ouvrage. Il y fut enfin admis. Dans son discours à l'académie, il secoua le premier le joug de l'usage, qui semblait condamner ces discours à n'être qu'une

suite de complimens plus encore que d'éloges. Il parla dans le sien de littérature et de goût. Son exemple fut suivi par la suite par d'autres littérateurs.

Un nouvel orage de libelles vint tomber sur lui, et il n'eut pas la force de les mépriser. Il retourna à Cirey, et bientôt après à la cour de Stanislas, où il fit connaissance avec *St. Lambert*, l'auteur du poëme des Saisons. Il menait à Lunéville une vie occupée, douce et tranquille, lorsqu'il eut le malheur d'y perdre son amie.

Madame *Duchâtelet* mourut au moment où elle venait de terminer la traduction de *Newton*, dont le travail forcé abrégea ses jours. Revenu à Paris, il se livra au travail. Fatigué d'entendre tous les gens du monde, et la plupart des gens de

lettres, lui préférer Crébillon, moins par le sentiment que pour le punir de l'universalité de ses talens, il donna au théâtre *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, trois sujets que Crébillon avait traités. Il fit ces trois pièces à Sceaux, chez madame la *Duchesse du Maine*. *Sémiramis* obtint un brillant succès ; mais on ne rendit justice que long-temps après à *Oreste* et à *Rome sauvée*.

Ce fut à cette époque qu'il consentit enfin à céder aux instances du roi de Prusse, et qu'il accepta le titre de chambellan, la grande croix de l'ordre de mérite, et une pension de 20,000 liv. Il alla donc à Berlin, où il trouva, dans le palais de Frédéric, la paix et presque la liberté, sans aucun autre assujétissement que celui de passer quelques heures avec le roi, pour corriger ses ouvrages, et

lui apprendre les secrets de l'art d'écrire. C'est là qu'il perfectionna quelques-unes de ses tragédies, qu'il acheva le siècle de Louis XIV, qu'il corrigea la Pucelle, qu'il travailla à son essai sur les mœurs et l'esprit des nations, et qu'il fit le poëme de la loi naturelle. C'est là, dis-je, qu'il adressait des vers aux princesses, jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, et leur donnait des leçons de déclamation. Voilà ce que Voltaire appelait le palais d'Alcine; mais l'enchantement fut trop tôt dissipé. Quelques mots défavorables tenus par *Frédéric*, et quelques plaisanteries échappées à *Voltaire* sur *Maupertuis*, et qui furent rapportées à ce dernier, les libelles de la Beaumesle, la diatribe du docteur d'*Akakia*, brûlée par ordre du roi, jetèrent de la défiance dans l'ame outragée de notre auteur. Il

renvoya sa croix , sa clef et le brevet de sa pension. Il demande la permission de partir , on la lui refuse ; il parvient enfin à avoir une entrevue avec le roi : Frédéric lui rend une partie de sa faveur , et lui accorde la permission d'aller à Plombières.

Voltaire se hâta de se rendre à Leipsick , où Maupertuis lui envoya un cartel qui n'eut d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source à ses intarissables plaisanteries. De Leipsick , il alla chez la duchesse de Saxe-Gotha : il y commença pour elle ses Annales de l'Empire. De Gotha , il partit pour Plombières , et prit la route de Francfort , où il fut étroitement gardé pendant trois semaines , par ordre du roi , et il ne fut relâché qu'après avoir rendu sa croix , sa clef , le brevet de pen-

sion , et les vers , que Freitag appelait l'*œuvre de poésies du roi son maître*. Echappé de Francfort , il vint à Colmar.

Il passa près de deux années en Alsace. C'est pendant ce séjour qu'il publia les *Annales de l'Empire* , le seul des abrégés chronologiques qu'on puisse lire de suite , parce qu'il est écrit d'un style rapide , et rempli de résultats philosophiques exprimés avec énergie.

Il se détermina ensuite à aller prendre les eaux d'Aix , en Savoie. Il passa par Lyon , où ses pièces furent jouées devant lui , au bruit des acclamations d'un peuple enivré de le posséder. Il quitta Lyon , il passa par Genève pour consulter Tronchin. Il pensa y choisir sa retraite ; mais son gouvernement et ses mœurs ne lui convenant pas , il prit

enfin le parti d'habiter Tournay, puis Ferney, en France, et les *Délices*, aux portes de Genève. C'est-là qu'il fixa enfin sa demeure avec madame Denis, sa nièce, alors veuve et sans enfans, et qu'il commença à goûter une tranquillité qui lui avait été jusqu'alors inconnue. Mais son repos fut bientôt troublé par la publication de *la Pucelle*, commencée vers 1730, et qui n'avait jamais été achevée. Quelques copies infidèles parurent ; les persécutions recommencèrent. Ses amis détournèrent la persécution, en prouvant que l'ouvrage était falsifié. Cette infidélité l'obligea de l'achever. Deux ouvrages bien différens parurent à la même époque, le poëme sur la *loi naturelle*, et celui de la destruction de *Lisbonne*. Le premier excita la haine des dévots, qui appelaient ce poëme

le poëme de la religion naturelle. Il publia ensuite *Candide*, un de ses chefs-d'œuvres dans le genre des romans philosophiques, qu'il transporta d'Angleterre en France, en le perfectionnant. Une traduction libre de *l'Ecclésiaste* et d'une partie du *Cantique des Cantiques*, suivit de près *Candide*.

En 1757, parut la première édition de ses œuvres, vraiment faites sous ses yeux. Il y ajouta son immortel *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*. Cette même année fut l'époque d'une réconciliation entre Voltaire et son ancien disciple. Voltaire parut tantôt reprendre son ancienne amitié, tantôt ne conserver que la mémoire de Francfort. C'est alors qu'il composa ces mémoires singuliers, où le souvenir profond d'un juste ressentiment n'é-

touffe ni la gaieté ni la justice. Il les avait généreusement condamnés à l'oubli : le hasard les a conservés pour venger le génie des attentats du pouvoir.

Voltaire était encore à Berlin , lorsque Diderot et d'Alembert formèrent le projet de l'Encyclopédie , et en publièrent le premier volume. Retiré à Ferney , il donna , pour cet ouvrage immense , un petit nombre d'articles de littérature , et en prépara quelques-uns de philosophie. Cet ouvrage excita une guerre littéraire , dont Voltaire se trouva naturellement le chef par son âge , par sa célébrité , son zèle et son génie. C'est dans l'année 1760 que cette guerre littéraire fut plus vive. Le Franc de Pompignan , Palissot , Fréron furent les principaux chefs des anti-encyclopédistes ; Voltaire se ré-

veilla. Le *Pauvre Diable*, le *Russe à Paris*, la *Vanité*, une foule de plaisanteries en prose se succédèrent avec une étonnante rapidité, et firent justice de tous ses détracteurs.

C'est cette même année qu'une nièce de Corneille fut appelée à Fernelly ; elle y reçut l'éducation qui convenait à l'état que sa naissance lui marquait dans la société. Ce fut avec le commentaire qu'il fit des œuvres de l'oncle qu'il dota la nièce.

Quelque temps après, il entreprit la défense de Calas et des Syrvén, qui donna lieu à ces mémoires éloquens qui firent casser des arrêts sanglans, et réhabilitèrent deux familles.

La destruction des jésuites, où Voltaire avait été élevé, arriva quelque temps après : le philosophe, fatigué des clameurs du journal de

Trévoux, prit la plume, et aida à pulvériser le jésuitisme, qui n'avait pas encore perdu tout espoir de se relever.

Le supplice du comte de Lalli excita son indignation. Il parla longtemps sans pouvoir se faire entendre. Il ne fit, pour ainsi dire, que préparer les esprits; et lorsque le fils du comte de Lalli, si célèbre depuis par son éloquence et son courage, eut atteint l'âge où il pouvait demander justice, les esprits étaient disposés à y applaudir et à solliciter. Voltaire était mourant, lorsqu'après douze ans cet arrêt injuste fut cassé; il en apprit la nouvelle, ses forces se ranimèrent, et il écrivit: *je meurs content, je vois que le roi aime la justice.*

De nouvelles persécutions l'atteignirent jusqu'en son asyle. L'évêque

d'Anneci, dans le diocèse duquel Ferney est situé, écrivit au comte de St. Florentin, pour l'engager à faire sortir Voltaire de son diocèse. L'évêque ne réussit point. Cela n'empêcha pas Voltaire d'être en butte à de nouvelles persécutions, et de les repousser avec le sarcasme et la plaisanterie ; de prendre le parti des opprimés, et de plaider leur cause en présence de toute l'Europe.

A l'avènement de Louis XVI, Turgot fut élevé au ministère. Il connaissait ce chef des économistes, il admirait, et ne cessait de vanter sa droiture et ses lumières. Ce fut à-peu-près à cette époque que Voltaire désira revoir sa patrie, et suivit M. de Villette à Paris, où il reçut des honneurs jusqu'alors inouis.

Tant de travaux avaient épuisé ses forces. Un crachement de sang,

une insomnie cruelle et prolongée, achevèrent de l'affaiblir entièrement. Il mourut à Paris le 30 mai 1778.

Nous ne nous étendrons pas davantage, n'ayant voulu que donner un extrait raisonné de la vie de Voltaire, qui pût faire connaître le philosophe, le poète, l'orateur, l'ami de l'humanité et l'apôtre de la tolérance.

ANECDOTES,

BONS-MOTS, etc.

CE fut après la première représentation de *Brutus*, que *Fontenelle* dit à *Voltaire* qu'il ne le croyait point propre à la tragédie, que son style était trop fort, trop pompeux, trop brillant. — « Je vais donc relire vos pastorales, lui répondit le tragique. »

Le lieutenant de police *Hérault* dit un jour à *Voltaire* : « Quoique vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne. » — *C'est ce que nous verrons*, répondit-il. *Voltaire* avait la vue plus longue que le lieutenant de

police, et l'événement a justifié son assertion.

Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté sur une lettre-de-cachet suspectée de fausseté, il demanda au même magistrat ce qu'on faisait à ceux qui fabriquaient de fausses lettres-de-cachet. — On les pend. — « C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies. »

Le général *Manstein* pressait *Voltaire* de recevoir ses mémoires : « Le roi m'a envoyé son linge sale à blanchir, il faut que le vôtre attende », répondit *Voltaire*, qui venait de recevoir, du roi de Prusse, un paquet de vers à corriger.

Une autre fois, en montrant sur la table un paquet de vers du roi, il dit, dans un moment d'humeur : « Cet homme-là, c'est *César* et l'abbé *Cotin*. »

En 1760, Voltaire apprend qu'une petite nièce de Corneille languissait dans un état indigne de son nom : « C'est le devoir d'un soldat, s'écria-t-il, de secourir la nièce de son général. » (Voyez sa vie.)

Le curé de St.-Sulpice voulait absolument faire reconnaître à *Voltaire* mourant, la divinité de *Jésus-Christ*, auquel il s'intéressait plus qu'aux autres dogmes. Il le tira un jour de sa léthargie, en lui criant aux oreilles : « Croyez-vous à la divinité de *Jésus-Christ*? — Au nom

de Dieu, monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là, et laissez-moi mourir en repos, répondit *Voltaire*. »

Voltaire était un jour questionné sur la préférence que les uns accordaient à mademoiselle *Dumesnil* sur mademoiselle *Clairon*, et sur l'enthousiasme que cette dernière excitait, au grand regret de celle qui lui avait servi de modèle. Ceux qui tenaient encore au vieux goût prétendaient que pour attacher l'ame, la remuer et la déchirer, il fallait avoir, comme mademoiselle *Dumesnil*, de la machine à *Corneille*, et que mademoiselle *Clairon* n'en avait point. *Elle l'a dans la gorge*, s'écria *Voltaire*, et la question fut jugée.

Personne n'ignore qu'à la mort du célèbre *Baron*, ainsi qu'à la re-

traite de Beaubourg, l'emploi tragique et comique de ces deux grands comédiens fut donné à Sarrazin, qui ne suivait alors que de bien loin les traces de ses maîtres; c'est ce qui lui attira une assez bonne plaisanterie de Voltaire, lorsque ce dernier le chargea du rôle de Brutus, dans la tragédie de ce nom. On répétait la pièce au théâtre, la mollesse de Sarrazin, dans son invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur et de majesté qu'il mettait dans le premier acte, impatienta tellement Voltaire, qu'il lui dit avec une ironie sanglante: « Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls Romains, et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez: ah! bonne vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie. »

Ce même Sarrasin reçut un sarcasme encore plus sanglant de la part de Piron. Voyez Pironiana.

Le succès d'*Œdipe* fut si brillant, que le maréchal de Villars dit à l'auteur, en sortant des représentations : « La nation vous a bien des obligations de ce que vous lui consacrez ainsi vos veilles. » *Elle m'en aurait bien davantage*, lui répondit vivement le poète, *si je savais écrire comme vous savez parler et agir.*

Au sortir d'une autre représentation, un homme de la cour, qui donnait la main à une femme tout-à-fait attendrie, dit à l'auteur : « Voici deux beaux yeux auxquels vous avez bien fait répandre des larmes. » *Ils s'en vengeront bien sur d'autres*, répliqua VOLTAIRE.

Le régent, par ordre duquel VOLT-AIRÉ était à la Bastille, lorsqu'on représentait *Œdipe*, fut si content de cette pièce, qu'il rendit la liberté au prisonnier. Le jeune poète alla sur-le-champ en remercier le prince qui lui dit : « Soyez sage, et j'aurai soin de vous. » *Je vous suis infiniment obligé*, répondit l'auteur; *mais je supplie votre altesse de ne plus se charger de mon logement ni de ma nourriture.*

Dans un repas où se trouvait *Voltaire*, la conversation tomba sur l'antiquité du monde. On lui demanda là-dessus son avis : « Moi, dit-il, je crois que le monde ressemble à une vieille coquette qui déguise son âge. »

Après la catastrophe des Jésuites, un d'eux se retira à Ferney,

chez *Voltaire*. Quelqu'un des amis de ce grand poète lui demanda un jour le nom de son pensionnaire. « C'est, répondit-il, *le père Adam*, qui n'est pas le premier homme du monde. »

A la première représentation de *l'Edipe*, un jeune seigneur frappa sur l'épaule de l'auteur, la pièce finie, en lui disant : « C'est à merveille, *Voltaire*. » Le poète enivré de son succès, trouva ce ton trop familier, et riposta : « Je suis bien monsieur pour vous. » Mais, reprit le seigneur, il y a une si grande différence entre vous et moi ! « La seule que j'y trouve, répondit fièrement *Voltaire*, c'est que je porte mon nom, et que vous traînez le vôtre. »

Lamotte prétendait que la prose était bonne à tout. Il disait un jour

à *Voltaire*, à propos de l'*Edipe* de ce dernier : c'est le plus beau sujet du monde ; il faut que je le mette en prose. — *Faites cela*, répondit *Voltaire*, *et je mettrai votre Inès en vers.*

Quelqu'un disait à *Voltaire* : « Convenez que les hommages que vous recevez doivent bien flatter votre cœur, et vous dédommager des tracasseries que vous avez essuyées. » « Je suis, répondit-il, comme *Spartacus*, tout étonné de ma gloire. »

Se trouvant dans un salon, accablé par le nombre de spectateurs, il sortit en disant : « On étouffe ici, mais sous des roses. »

Après les représentations de la *Princesse de Navarre*, sur le théâtre de la cour, *madame de Pompadour*

obtint, pour *Voltaire*, le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un présent d'autant plus agréable, que, peu de tems après, Louis XV lui permit de vendre cette charge, et d'en conserver le titre, les privilèges et les fonctions. *Voltaire* fit l'impromptu suivant, sur cette grace qui lui avait été accordée sans être sollicitée :

Mon *Henri-Quatre* et ma *Zaïre*,
 Et mon américaine *Alzire*,
 Ne m'ont valu jamais un seul regard du
 roi ;
 J'avais mille ennemis, avec très-peu de
 gloire :
 Les honneurs et les biens pleuvent enfin
 sur moi,
 Pour une farce de la foire.

On déchirait sans pitié *Lamotte*,
 dans une compagnie composée de

personnes les plus distinguées, et des plus beaux esprits. *Voltaire*, fatigué de cet acharnement cruel, joua d'un bon tour à la société. « Messieurs, leur dit-il, je suis possesseur d'une fable de *Lafontaine*, qui n'a jamais été imprimée. » Comment! vous avez une fable de *Lafontaine*, que nous ne connaissons pas? Dépêchez-vous de nous la lire. *Voltaire* en fit lecture; et chacun de s'écrier: « Voilà de l'admirable! Ce n'est pas comme ses vilaines fables de *Lamotte*. Ici, que de naturel! que d'aménité! que de graces! » — « Eh bien! messieurs, s'écria *Voltaire*, cette fable charmante, que vous admirez tous, est pourtant de *Lamotte*. »

On proposait un jour à *Voltaire* de faire le commentaire de *Racine*; il répondit: « Il n'y a qu'à mettre au

bas de toutes les pages : *beau , pathétique , harmonieux , inimitable . »*

Dans le dernier séjour de *Voltaire* à Paris , le Lycurgue de l'Amérique fut le voir , et *Voltaire* lui parla anglais . Madame Denis rappela à son oncle que *Francklin* savait le Français , et qu'on serait bien-aise de les entendre tous deux : « *M*anière , répondit *Voltaire* , j'ai cédé un moment à la vanité de parler le même langage que M. *Francklin* . »

Voltaire se trouvant chez le duc de *Richelieu* , un soir que ce seigneur envoyait à madame de la *Popelinière* un dindon à l'ail , avec un billet par lequel il la priait de lui donner à souper , ce poète facile prit le billet et y ajouta ces vers :

Un dindon tout à l'ail , un seigneur tout
à l'ambre ,

A souper vous sont destinés :

On doit, quand Richelieu paraît dans une
chambre,
Bien défendre son cœur, et bien boucher
son nez.

Vernet vint rendre visite à *Voltaire*.
Sitôt que l'illustre poète eut aperçu
le grand peintre : « C'est vous,
M. Vernet, qui irez à l'immortalité;
vous avez les couleurs les plus
brillantes et les plus durables. » Mes
couleurs ne valent pas votre encre,
répondit *Vernet*. » Aussitôt il veut
prendre la main de *Voltaire* pour
la lui baiser; mais celui-ci la retirant
bien vite, lui dit : *Que faites-vous ?
il faudrait donc que je vous
baisasse les pieds ?*

Mercier avait un habit tirant sur
le violet lorsqu'il fit sa première
visite à *Voltaire*. Aussitôt que le poète
l'eut aperçu, il s'écria : *voilà l'habit
de Jean Hennuyer.*

Un jour que *Voltaire* se rendit à la loge des Neuf-Sœurs, on l'accueillit avec tous les honneurs dûs à ses rares talens. Ce vénérable vieillard, touché jusqu'aux larmes d'une pareille réception, dit aux personnes qui composaient cette assemblée distinguée : « Vous me faites pour la première fois connaître la vanité ; mais vous me faites encore bien mieux sentir la reconnaissance. »

Voltaire, dans un moment d'humeur contre *J. J. Rousseau*, dit en plaisantant : « Je voudrais arracher les bonnes pages du roman de *Julie*. Il aurait pu ajouter : et celles de *l'Emile*, du *Contrat-Social*, etc.

Madame Pourra, femme d'un banquier de Lyon, folâtrant avec *Voltaire*, lui disait entre autres choses agréables, combien elle s'in-

intéressait à sa santé, lui ajoutant impérieusement qu'il fallait qu'il se conservât. Le poète, alors octogénaire, lui répondit sur-le-champ, avec une ingénieuse vivacité :

Vous voulez arrêter mon ame fugitive :

Ah! madame, je le crois bien,

De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien,

On veut que son esclave vive.

À la rentrée du théâtre, on donna *Alzire* : *Voltaire* y était en petite loge; mais l'enthousiasme le trahit, dans un moment où, très-satisfait du jeu de *Larive*, qui faisait le rôle de *Zamore*, il s'écria : *Ah! que c'est bien!* À ce cri, le public reconnut l'auteur, et interrompit la pièce à force d'acclamations, jusqu'à ce que *Voltaire* se fût montré.

Voltaire, faisant jouer, dans son château des Délices, près de Genève, son *Orphelin de la Chine*, le président de Montesquieu, qui était spectateur, s'endormit profondément. *Voltaire* qui l'aperçut lui jeta son chapeau à la tête, en disant : *Il croit être à l'audience.*

Dans une séance particulière de l'académie française, *Voltaire* se plaignit à ses confrères de la pauvreté de la langue, et parla ensuite de quelques mots usités, et qu'il serait à desirer qu'on adoptât celui de *tragédien*, par exemple. *Notre langue est une gueuse fière*, disait-il, il faut lui faire l'aumône malgré elle.

Tout le monde sait que *Voltaire* fut, entre les ennemis de Fréron, le plus dangereux et le plus envenimé. Tout le monde connaît les

injures grossières, les sarcasmes multipliés que ce poète s'est permis contre lui ; mais tout le monde ne sait pas qu'il regardait ce journaliste comme un homme de beaucoup d'esprit et de goût. Un seigneur de la cour de Turin (le marquis de Prezzo) ayant prié Voltaire de lui indiquer quelqu'un à Paris qui fût en état de lui donner une idée de tous les écrits qui paraissent en France : « Adressez-vous, lui dit le poète, à ce coquin de Fréron ; il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez. » Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement. « Ma foi, oui, reprit *Voltaire*, c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes raisons pour le détester. »

Paulin débuta, en 1744, à la

comédie française, par les premiers rôles dans la tragédie. Voltaire, qui le protégeait, lui fit jouer peu de tems après *Poliphonte* dans *Mé-
rope*. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il donnait le rôle d'usurpateur à un jeune homme : *C'est un tyran*, répondit-il, *que j'élève à la brochette.*

Un bel-esprit avait envoyé à Voltaire une tragédie pour la soumettre à son jugement; il la lut, et la posant ensuite sur la table : « La difficulté, dit-il, n'est pas de faire une tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite. »

Étant à Colmar, il vivait beaucoup avec le président et la présidente de Klinglin. Ils avaient le plus bel enfant du monde, qui fut frappé tout d'un coup d'une para-

lysie aux cuisses et aux jambes.
C'est, dit le grand poète, *la tête*
de l'Amour sur le corps de Lazare.

M*** fit paraître, en 1730, un
 livre qui avait pour titre : *de l'Ame*
des bêtes.

Voltaire, après l'avoir lu, dit à
 un de ses amis qui lui en deman-
 dait son avis : « L'auteur est un
 excellent citoyen, mais il n'est
 pas assez instruit de l'histoire de
 son pays. »

Un abbé Lesneur alla visiter
 Voltaire, à titre d'homme-de-
 lettres : *M. l'abbé*, lui dit l'auteur
 de la *Henriade*, *vous avez un beau*
nom en peinture.

Après sa malheureuse affaire de
 Francfort, il resta trois semaines
 à Mayence. *J'ai besoin*, disait-il,

de sécher mes habits mouillés du naufrage.

Un particulier fut reçu à Ferney. On sait l'accueil que l'on y faisait aux étrangers. Notre homme , flatté de cette réception , déclara le lendemain de son arrivée que son intention était de passer six semaines dans un lieu qu'il disait être délicieux. Voltaire lui répondit en riant : « Vous ne voulez pas ressembler à Don-Quichotte ; il prenait les auberges pour des châteaux ; vous prenez les châteaux pour des auberges. »

Voltaire, envoyant, dès 5 heures du matin, à un acteur, les corrections qu'il avait faites au rôle de *Poliphonte*, son laquais lui représenta que ce comédien était encore endormi. « Va toujours, lui dit-il, les tyrans ne dorment jamais. »

Madame Paulze, femme d'un fermier-général, venue près de Ferney, où elle avait une terre, désira voir Voltaire; mais sachant la difficulté d'être introduite, elle le fit prévenir de son envie, et croyant se donner plus d'importance auprès de lui, fit dire qu'elle était nièce de l'abbé Terray. A ce mot de Terray, frémissant de tout son corps, Voltaire répondit : « Dites à madame Paulze qu'il ne me reste plus qu'une dent, et que je la garde contre son oncle. »

Voltaire comparait les hommes à des oranges qu'on serre fortement pour en exprimer le jus, et dont on jette le marc ensuite comme inutile : pensée plus digne de Machiavel que de l'apôtre de l'humanité.

Voltaire lut sa tragédie d'Ery-

phyle à l'abbé Desfontaines. « *Comment la trouvez-vous ?* » lui dit-il. Je ne la trouve pas bonne. — *Tant mieux ; elle est donc excellente.* Cette fois-ci le critique eut raison.

Dans une société brillante, quelqu'un dit à Voltaire. « Ah ! monsieur, que vous devez être content de vos ouvrages ! » — Je suis, répondit-il, comme le mari d'une coquette, dont tout le monde jouit, excepté lui.

On a décerné à Voltaire des honneurs dont aucun poète n'a joui avant lui ; il aurait été impossible d'y rien ajouter. A une des représentations d'Irène, ce poète ayant paru, fut reçu aux acclamations de tous les assistans : on cria ensuite : *une couronne !* Le comédien Brizard la lui mit sur la tête : *Ah !*

Dieu! vous voulez donc me faire mourir? s'écria l'illustre poète pleurant de joie.

Après la représentation de la tragédie, le buste de Voltaire fut apporté sur le théâtre, et élevé sur un piédestal : tous les comédiens l'entourèrent en demi-cercle, des palmes et des guirlandes à la main : une couronne était déjà sur le buste : le bruit des fanfares, des tambours, des trompettes, avait annoncé la cérémonie, et madame *Vestris* déclama les vers suivans, composés par le marquis de Saint-Marc.

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.

Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au
noir rivage

Pour jouir des honneurs de l'immortalité.

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter ;

Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

Les bons esprits désapprouvèrent ce dernier vers, prétendant que ce n'était ni la France, ni Paris qui avait couronné Voltaire ; mais que c'étaient des comédiens dans toute l'étendue de ce mot. On prit ce couronnement pour la farce, ou petite pièce qu'on donne après la tragédie.

Il se passa, à la place de Louis XV, une scène assez plaisante au sujet de Voltaire ; un charlatan y était, cherchant à vendre de petits livres où il enseignait des secrets de tours de cartes « En voici un, disait-il, messieurs, que j'ai appris à Fernay, de ce grand homme qui fait tant de bruit ici, de ce fameux Voltaire, notre maître à tous. »

Que pensez-vous de *l'Arioste*? disait Voltaire à un abbé de ses amis qui revenait d'Italie.. — Que c'est un grand poète. — « Un grand poète ! reprit vivement l'émule de l'auteur du *Roland Furieux* : dites donc que c'est le plus grand de tous les poètes. »

Après la représentation du *Temple de la Gloire*, où Voltaire avait peint Louis XV sous le nom de Trajan, ce grand poète, plein d'enthousiasme, toucha le bras du roi, en disant : *Trajan est-il content?* Cette familiarité fit rire les courtisans et déplut au roi.

Voltaire, à son retour à Paris, fut surpris du jargon qu'il trouva dans la société, du despotisme avec lequel s'érigeaient en juges les hommes les plus faits pour être

jugés, de l'ignorante familiarité des jeunes gens ; il fut sur-tout blessé du *Calembourg* dont on abusait en sa présence ; (qu'aurait-il dit aujourd'hui ?) il le regardait comme le fléau de la bonne conversation, l'éteignoir de l'esprit. Il avait engagé la spirituelle madame du *Deffaut* à se liguier avec lui : « Ne souffrons pas, lui disait-il, qu'un tyran si bête usurpe l'empire du grand monde. »

Ce poète se repentait d'avoir fait *Mahomet* beaucoup plus méchant qu'il ne le fut effectivement ; mais il disait : « Si je n'en avais fait qu'un héros politique, la pièce était sifflée. »

Ce poète parlait à un homme de beaucoup d'esprit de l'énorme difficulté de faire de bons vers français. « Il y a eu pourtant,

ajouta - t - il , deux hommes du siècle dernier qui ont vaincu toutes ces difficultés. — Notre siècle, lui dit-on, en a produit un troisième. — Je vous entends, répondit-il; vous auriez dû compter encore M. de St.-Lambert et M. l'abbé Delille.

Un grand vicaire de *** fit un mandement sur un miracle prétendu du diacre *Paris*, et en adressa un exemplaire à Voltaire, qui lui envoya *Alzire* avec ces quatre vers :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

On sait qu'à quatre-vingt-quatre ans Voltaire passait des nuits à corriger sa tragédie d'*Irène*. Lorsque le moment d'enthousiasme était passé, il disait à ses amis : *Ne me trouvez-vous pas bien enfant ?*

Voltaire avait écrit à madame de Maurepas : « Si jamais M. Turgot cesse d'être ministre, je me ferai moine de désespoir. » Lorsqu'il fut en effet disgracié, et remplacé par M. de Clugny, madame de Maurepas somma Voltaire de tenir sa parole. « Rien n'est plus juste, madame, répondit-il ; je me ferai moine de Clugny. »

Voltaire dit un jour à J. B. Rousseau, avec lequel il fut intimement lié pendant un certain tems : J'ai changé mon nom d'Arouet en celui de Voltaire, afin de n'être pas confondu avec ce malheureux poète *Roi*.

Quand vous allez chez un ministre le matin, disait-il, demandez au valet-de-chambre des nouvelles de la garde-robe.

Tout le monde connaît ces vers
de la *Henriade* :

Sur un autel de fer , un livre inexplic-
cable

Contient de l'avenir l'histoire irrévoc-
cable.

Un des amis de Voltaire lui de-
manda un jour pourquoi cet autel
était de fer : « Eh ! morbleu ! répon-
dit-il , voudriez-vous qu'il fût de
coton ? »

L'abbé Delille lut à l'académie ,
en présence de Voltaire , quelques
morceaux détachés d'un poëme de
sa composition , sur les jardins , et
la traduction de la célèbre épître
de Pope au docteur Arbuthnot. Ces
ouvrages intéressèrent vivement
Voltaire : il se rappelait les vers
anglais de Pope , les comparait
à la traduction , et se plaisait à

faire voir combien le poète français les avait embellis; c'était bien dire tout ce que notre poésie devait attendre des rares talens du célèbre traducteur des *Géorgiques*. Après de tels faits, accusera-t-on encore Voltaire d'avoir été jaloux du mérite des autres? D'ailleurs, ne pourrait-on pas lui appliquer, avec la plus grande justice, ce vers de *Tancrede* :

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

Personne au monde n'a eu la prodigieuse facilité d'écrire en vers comme l'avait l'auteur de la *Henriade*. On lui a vu refaire plusieurs fois, et en peu de tems, le rôle de Cicéron dans *Rome sauvée*. On lui a vu faire deux fois le cinquième acte de *Zulime*, après avoir jeté au feu son ancien ma-

V O L T A I R I A N A. 69
nuscrit. L'admirable *Zaïre* a été
composée en dix-huit jours.

Voltaire dit, au sujet de l'ode
de J. B. Rousseau à *la postérité* :
« Cet ouvrage ne parviendra point
à son adresse. » Telle fut la cause
de l'inimitié qui régna depuis entre
ces deux hommes célèbres.

Quelqu'un parlait à Voltaire de
la mort de Lekin, et regrettait
fort ce comédien. « Cela est bien
plus fâcheux pour moi, reprit l'au-
teur de *Mahomet* ; c'est *Elie* qui
perd son *Élysée*. »

En 1752, un jeune élève de l'É-
cole Militaire de Berlin, nommé
Mignard, âgé de onze ans, cu-
rieux d'assister au spectacle du

roi , écrivit à Voltaire , alors en Prusse , le billet suivant :

Ne pouvant plus gourmander
Le desir ardent qui m'anime,
Daignez, seigneur, m'accorder
Un billet pour voir *Nanine*.

Voltaire lui fit la réponse suivante :

Qui sait si fort intéresser,
Mérite bien qu'on le prévienne :
Oui, parmi nous viens te placer,
Et nous ferons qu'on t'y retienne.

En effet, l'enfant, dès le même soir, eut l'honneur d'être présenté au roi.

Peu de tems avant sa dernière maladie , Voltaire vint voir , à table , le marquis de Villette, et après quelques momens du recueillement le plus sombre, il lui dit :
« Vous êtes comme les rois d'Égypte qui, en mangeant, avaient

une tête de mort devant eux. » Il disait, sur son arrivée à Paris : « Je suis venu chercher la gloire et la mort. » Il répondit à un artiste qui lui présentait le tableau de son triomphe : « C'est mon tombeau qu'il me faut, et non pas mon triomphe. »

Voltaire disait : « *Mahomet* n'est que le *Tartuffe* les armes à la main. » Il disait encore à propos des éditions multipliées de ses œuvres à son insu : « Je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles. »

Voltaire faisait imprimer tout ce qui sortait de sa plume ; et multipliait le plus qu'il pouvait les éditions de ses ouvrages. Un homme d'esprit lui dit un jour en riant : Je ne vous conseille pas de multiplier si fort vos volumes ; on ne va point

à la postérité avec un si gros volume.

Voltaire, en parlant des caractères de *l'Orphelin de la Chine*, disait : « J'aurais fait mes Tartares plus Tartares encore, si les Français étaient moins Français. »

En parlant de l'Esprit des Lois, il a dit : « Le genre-humain avait perdu ses titres; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. » Voltaire n'a pas toujours rendu justice à cet homme célèbre, et il a contredit plusieurs fois sa première pensée.

Voltaire estimait beaucoup la personne et les ouvrages du célèbre abbé Métastase; lorsqu'on lui envoya, quelques tems avant sa mort le projet de la nouvelle édition de cet

illustre Italien : « Je désirerais, dit-il à l'éditeur, que mon nom pût être placé à la tête des souscripteurs, en dépit de l'alphabet. »

Un homme connu emprunta, pour ses besoins, seize mille liv. à Voltaire, avec promesse de lui remettre, au bout de quinze jours, un contrat pour sa sûreté. Quinze mois se passèrent sans que le prêteur fût nanti. Impatienté de ces lenteurs qui avaient mauvaise grace : « Monsieur, lui dit un jour l'auteur de la *Henriade*, et d'un ton brusque, je vous donne les seize mille liv. ; mais dorénavant je ne vous prête pas un sou sans hypothèque. » Le débiteur se piqua de cette tournure, et rendit les seize mille livres avec les intérêts.

Voltaire a dit très-énergiquement, à propos de l'auteur d'un mau-

vais libelle qui eut quelque espèce de vogue : « Il vaudrait beaucoup mieux être le laquais d'un bel-esprit, que le bel-esprit des laquais. »

Le chantre de Henri IV, toujours gai, même dans les plus grandes souffrances, écrivit à un prince qui le pria de venir à sa cour : « Je suis obligé, monseigneur, de prendre médecine quatre fois par semaine; vous jugés bien que, dans cet état, je suis beaucoup plus digne de la boutique d'un apothicaire que de la cour d'un prince aimable. »

La Condamine adressa les vers suivans à Voltaire :

De jours si bien remplis les momens sont
trop courts,
Ne me lisez jamais, mais écrivez toujours.

C'est à Voltaire seul d'écrire,
 A nous de lire et de relire,
 Jour at nuit, sa prose et ses vers :
 Tous les momens où repose sa lyre
 Sont dûs à Frédéric, le reste à l'univers.

Voici la réponse du philosophe
 de Ferney :

Grand merci, cher la Condamine,
 Du beau présent de l'équateur,
 Et de votre lettre badine,
 Jointe à la profonde doctrine
 De votre esprit calculateur.
 Eh bien ! vous avez vu l'Afrique,
 Constantinople, l'Amérique ;
 Tous vos pas ont été perdus.
 Voulez-vous faire enfin fortune ?
 Hélas ! il ne vous reste plus
 Qu'à faire un voyage à la lune :
 On dit qu'on trouve en son pourpris
 Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes ;
 Les services rendus aux hommes,
 Et les bienfaits à son pays.

L'abbé Sabatier, de Castres, comparait Voltaire au grand Lama, dont on révère, dit-il, jusqu'aux excréments.

Voltaire disait de Marivaux : « C'est un homme qui connaît tous les sentiers qui aboutissent au cœur humain, mais qui n'en sait pas la grande route. »

Lorsque mademoiselle Clairon fut à Ferney pour voir Voltaire, elle se jeta à ses genoux en arrivant : le poète se jeta aussi aux siens, et s'écria dans l'excès de sa joie : « Mademoiselle, à présent que nous sommes tous deux à terre, qu'allons-nous faire ? »

Les beaux vers, disait Voltaire, sont la musique de l'âme.

Il comparait la nation anglaise à un muids de cette forte bière, qui lui sert de boisson. L'écume, disait-il, est au-dessus, la lie est au fond, et le milieu est excellent.

Il faisait un jour l'éloge du savant médecin Haller, devant un flatteur qui vivait aussi avec cet homme célèbre. Le flatteur dit, sur-le-champ, il s'en faut bien que M. Haller parle de vos ouvrages comme vous parlez des siens. Voltaire répliqua : « Il peut se faire que nous nous trompions tous deux. »

Lorsqu'on arrêta Voltaire à la porte de Francfort, il remit furtivement quelques papiers à son secrétaire, que celui-ci cacha dans sa culotte. Enfermé dans la chambre, le secrétaire fut curieux de savoir ce

que c'était, et ne trouva qu'un nouveau chant de la *Pucelle*, et des morceaux de philosophie.

J'avais environ onze ans, dit Voltaire, lorsque je lus tout seul, pour la première fois, l'*Amphytrion* de Molière; je ris au point de tomber à la renverse.

L'auteur des *Trois Siècles* déjeûnant un jour avec J. J. Rousseau, la conversation tomba sur Voltaire :
 « Il m'a fait, dit Rousseau, tout le
 « mal qu'un homme peut faire à un
 « autre homme; mais ensuite il m'a
 « bien vengé, par les sottises qu'il
 « m'a dites. » Il fut long-tems question de ce poète dans cette conversation; et Rousseau finit par dire :
 « Voltaire a enseigné aux hommes
 tant de vérités utiles, qu'on doit
 tirer le rideau sur ses faiblesses. »

Quelques personnes faisaient courir le bruit qu'*Alzire* n'était pas de Voltaire : Je le souhaiterais de tout mon cœur, dit un amateur éclairé. Et pourquoi, lui demanda-t-on ? C'est, répondit-il, que nous aurions un bon poète de plus.

Voltaire écrivit un jour à quelqu'un qui le persécutait par ses lettres : « Je suis mort, monsieur ; ainsi je ne pourrai plus désormais avoir l'honneur de vous répondre. »

Lekain fit connaître son talent sur un théâtre que Voltaire avait dans sa maison, rue Traversière. Il y joua successivement les rôles de *Séide* et de *Mahomet*, et laissa percer le germe d'un grand talent, au milieu des nombreuses imperfections qui accompagnent les com-

mencemens du plus difficile des arts. « D'après cet essai, l'auteur de *Zaïre* lui demanda, avec amitié, quel genre de vie il voulait embrasser. Lekain lui répondit qu'il ne connaissait au monde d'autre bonheur que celui de jouer la comédie ; que le hasard le laissant maître de ses actions, et jouissant de 700 fr. de rente, il avait lieu d'espérer, qu'en abandonnant le commerce de son père (l'orfèvrerie), il ne perdait rien au change, s'il pouvait être admis un jour dans la troupe des comédiens Français. « Ah ! mon cher ami, s'écria Voltaire, ne prenez jamais ce parti ; jouez la comédie pour votre plaisir, n'en faites jamais votre état : c'est le plus beau, le plus rare, le plus difficile des talens ; mais... pour Dieu, s'il vous

« est possible, ne montez jamais
« sur le théâtre. » Lekain ne suivit
pas le conseil de Voltaire ; il s'en
trouva bien, ainsi que le public qui
aurait perdu un des premiers talens
de la scène française.

Voltaire proposa un jour à Le-
kain de lui réciter quelques lam-
beaux des rôles qu'il avait déjà
joués. Celui-ci, sans trop examiner
la question, lui proposa assez mal-
adroitement de lui déclamer le
grand couplet de *Gustave*, au se-
cond acte. « Point, point de Piron,
dit-il avec une voix tonnante et ter-
rible, je n'aime pas les mauvais
vers ; dites-moi tout ce que vous
savez de Racine. » Cette réponse
de Voltaire marque plus d'inimitié
et de jalousie que de justice.

On a cru que c'était la pièce in-
titulée *les J'ai vu*, qui avait fait

mettre Voltaire à la Bastille. Il y a cependant une autre tradition sur la cause de sa détention, qui peut se concilier avec les prétendus soupçons, au sujet des *Philippiques*. Voltaire était soupçonné d'une comparaison du régent et des princesses, ses filles, avec Loth et ses filles, et d'une prédiction sur la naissance d'*Ammon* et de *Moab*. Le duc de Brancas, un des favoris du régent, alla, dit-on, voir Voltaire à la Bastille, lui fit des offres de service, lui dit que le régent n'était nullement implacable, et lui conseilla de se justifier ou de demander grace en vers, selon qu'il se sentirait innocent ou coupable. Voltaire fit cette épigramme :

Non, monseigneur, en vérité,
 Ma muse n'a jamais chanté
 Ammonites ni Moabites ;
 Brancas vous répondra de moi ;
 Un rimeur sorti des Jésuites,

Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les sodomistes.

On connaît la célébrité que mademoiselle Dumesnil s'était acquise dans le rôle de *Méropé*, et qu'elle a constamment soutenue pendant vingt ans : cette même célébrité ne fut cependant pas à l'abri du sarcasme de Voltaire. Lorsqu'il fit répéter *Méropé* pour la première fois, il trouvait que cette fameuse actrice ne mettait ni assez de force, ni assez de chaleur dans le quatrième acte, quand elle invective *Polifonte*. « Il faudrait, lui dit mademoiselle Dumesnil, avoir le diable au corps pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. » Eh ! vraiment oui, mademoiselle, lui répondit Voltaire, c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts.

Voltaire disait alors une grande vérité.

Dans le tems que *Méropé* parut sur le théâtre, un bel-esprit subalterne, sortant extasié de la première représentation de cette pièce, entra dans le café de Procope, en s'écriant : « en vérité, Voltaire est le roi des poètes. » L'abbé Pellegrin qui y était, se leva aussitôt, et d'un air piqué, dit brusquement : eh ! qui suis-je donc, moi ? — « Vous..... vous en êtes le doyen, lui répondit le bel-esprit. »

Zaïre fut d'abord reçue du public avec tous les applaudissemens qu'elle méritait ; mais la critique ne fut pas muette, et le poète, toujours inquiet, fatiguait les acteurs de ses corrections. Dufresne était devenu inexorable, inaccessible même ; sa porte ne s'ouvrait plus

à Voltaire. Celui-ci ne glissait ses changemens que par la serrure; Dufresne ne les lisait point : mais un jour qu'il donnait un grand dîner à ses amis, arrive un pâté de perdrix, de la part de quelqu'un qui ne se nommait pas. La circonstance était heureuse; le pâté fut pris en bonne part, servi aux acclamations des convives, ouvert avec curiosité : qu'on se figure la surprise, à la vue de douze perdrix, tenant dans leur bec autant de billets qui renfermaient tous les vers à retrancher ou à substituer dans le rôle de *Dufresne*. Pour le coup, les corrections furent accueillies du comédien; c'était justement aux perdrix qu'il les aimait.

Adélaïde, tragédie de Voltaire, n'eut point de succès à la première représentation. Un plaisant du parterre avait empêché de finir Ma-

riamne, en criant: *la reine boit*; un autre fit tomber *Adélaïde*, en répondant: *coussi, coussi*. A ce mot si noble, si touchant de *Vendôme*:

Es-tu content, Couci?

Le zèle de Voltaire contre la religion chrétienne, qu'il regardait comme la cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abruti, et comme la source de tous les maux, doublait son activité et ses forces. « Je suis las, disait-il un jour, d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. »

On a fait souvent le reproche à Voltaire de se répéter: « On dit que je me répète, écrivait-il un jour; je me répéterai, jusqu'à ce qu'on se corrige. »

Le rapporteur de *Lalli*, accusé d'avoir contribué à la mort du chevalier *de la Barre*, écrivit une lettre à Voltaire, où, partagé entre la honte et l'orgueil, il s'excusait en laissant échapper des menaces; Voltaire lui répondit par ce trait de l'histoire chinoise : « Je vous défends, disait un empereur au chef du tribunal de l'histoire, de parler davantage de moi. » — Le mandarin se mit à écrire. — Que faites-vous donc, dit l'empereur ? — J'écris l'ordre que votre majesté vient de me donner.

L'admiration de Voltaire pour M. Turgot perçait dans tous ses discours. C'était l'homme qu'il opposait à ceux qui se plaignaient à lui de la décadence de notre siècle, c'était à lui que son ame accordait son respect. On l'a vu se précipiter sur ses mains, les arroser de ses larmes,

les baiser malgré ses efforts, et s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots : « Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple. »

Dans la première visite que Franklin fit à Voltaire, il lui présenta son petit-fils, en demandant pour lui sa bénédiction : *God and liberty* (1) ! dit Voltaire, voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de Franklin.

Le traducteur des *Géorgiques*, que Voltaire avait déjà surnommé si agréablement *Virgile de Lille*, était à Ferney, lorsqu'on y apprit la disgrâce de M. Turgot. Voltaire connaissait tout l'attachement de l'abbé pour ce ministre ; il lui appliqua à l'instant ce passage de

(1) Dieu et la liberté.

V O L T A I R I A N A. 89
l'ode d'Horace à Virgile sur la
mort de Quintilius :

*Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi, Virgili!*

« Quelle perte pour tous les gens
« de bien ; mais quel doit être affli-
« geante pour vous mon cher Vir-
« gile !..... »

On sait avec quelle hauteur Mau-
pertuis déploya , dans l'académie
de Berlin , tout son despotisme
contre Kœnig, membre de cette
académie , sur une question où il
s'agissait de savoir si Léibnitz avait
pensé comme Maupertuis, sur un
principe de physique. Voltaire ,
ami de Kœnig, mais surtout devenu
ennemi de Maupertuis, pris parti
pour le premier contre le second.
Le roi de Prusse qui, dit-on, ne se
souciait guère de Maupertuis, se
laissa persuader que son honneur
était intéressée à défendre le prési-

dent de son académie : il fit brûler par le bourreau la diatribe du docteur Akakia, plaisanterie de Voltaire, qui avait fait rire Paris et Berlin, et le roi lui-même, aux dépens de Maupertuis, Voltaire ne pouvant se dissimuler l'intention que le roi avait eue de l'humilier, lui renvoya sa clef, sa croix et le brevet de sa pension, avec ces quatre vers, qui n'étaient pas encore d'un ennemi :

Je les reçus avec tendresse ;
 Je les renvoie avec douleur,
 Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
 Rend le portrait de sa maîtresse.

Après quelques feintes réconciliations, qui n'étaient que des palliatifs, Voltaire obtint la permission, plusieurs fois refusée, d'aller prendre les eaux de Plombières, qu'il assurait être nécessaires à sa santé ; mais il n'obtint cette permission que sous la promesse de

revenir ; promesse faite par un particulier expatrié , à un roi despote , qui faisait garder les frontières de ses états par cent cinquante mille hommes.

Arrivé à Francfort , hors des états du roi de Prusse , il y tomba malade ; madame Denis , sa nièce , qui était restée jusqu'alors en France , accourut , sur le bruit de sa maladie , pour lui rendre des soins ; elle le trouve prisonnier ; elle craint que quelque indiscretion ne lui ait attiré ce traitement : la chose s'explique , un président du roi de Prusse à Francfort , nommé Freitag , déclare qu'il a ordre de retenir Voltaire jusqu'à ce qu'il ait rendu des effets précieux qu'il emportait au roi de Prusse ; Voltaire demande quels sont ces effets précieux ? Freitag répond , dans son baragoin , c'être , *monsir* ,

l'œuvre de poeshie du roi, mon gracieux maître. Voltaire l'eût rendu sur-le-champ, mais il était resté à Leipsick, parmi d'autres paquets; Freitag lui signa le billet suivant :

« *Monsir, sitôt le gros ballot de*
 « *Leipsick sera arrivé ici, où est*
 « *l'œuvre de poeshie du roi, mon*
 « *maître, que sa majesté demande,*
 « *et l'œuvre de poeshie rendu à*
 « *moi, vous pouvez partir où vous*
 « *paraîtra bon. A Francfort, pre-*
 « *mier juin, 1758, signé Freitag,*
 « *président du roi, mon maître.* »

Voltaire écrivit au bas du billet :
Bon pour l'œuvre de poeshie du roi,
votre maître ; de quoi, dit-il, le
président fut fort satisfait.

Le 17 juin, le ballot arriva, fut remis au président, et Voltaire croyait n'avoir qu'à partir; on l'ar-

rête avec éclat, ainsi que sa nièce ; on les mène dans une espèce d'hôtellerie , à la porte de laquelle furent postés douze soldats ; « on en mit quatre autres dans ma chambre , dit Voltaire , quatre dans un grenier où l'on avoit conduit ma nièce ; quatre dans un galletas ouvert à tous les vents , où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait , à la vérité , un petit lit ; mais ses quatre soldats , avec la bayonnette au bout du fusil , lui tenaient lieu de rideaux et de femmes-de-chambre. »

Madame Denis avait cependant un passe-port du roi de France ; aucun des autres prisonniers n'était sujet du roi de Prusse , et d'ailleurs on n'était point dans les états de ce prince. Cette détention n'avait plus ni cause , ni prétexte , c'était seulement une insulte que le

roi de Prusse avait voulu faire à cet homme qu'il avait tant aimé, et qui, s'en souvenant encore, répétait à tous ses amis : « Il a cent fois baisé cette main qu'il vient d'enchaîner. »

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette aventure.

(*Voyez la vie.*)

On sait que Voltaire n'était pas avare d'éloges, et qu'il suffisait de l'encenser pour en être encensé. Il écrivit un jour à de Belloy, au sujet de *Zelmire* : « Vous aimez le style de Racine, et vous avez vos raisons pour cela.... vous joignez à la beauté des vers le mérite de l'action théâtrale. » La beauté des vers de Belloy ! Mais ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que de Belloy rapporte cette lettre avec con-

fiance, comme un titre qui l'égalé à Racine.

O! de l'amour-propre étrange aveuglement!

Le nom de guerre de Voltaire, parmi les philosophes, était *Raton*: celui de ses lieutenans, *Bertrand*. La philosophie avait - elle besoin d'un pamphlet bien assaisonné, bien cynique, contre quelque ministre de la religion, c'était *Raton* qui le faisait. Il disait pourtant quelquefois à ses *lieutenans*: « *mes chers Bertrands, vous me faites si souvent tirer les marrons du feu, qu'à la fin vous me ferez griller les ongles.* » On sait que toutes ses lettres à d'Alembert étaient déterminées par ces deux lettres I., qui signifient: *écrasez l'infâme* (la religion chrétienne.)

Toutes les fois qu'on apportait à VOLTAIRE qu'elqu'ouvrage de THOMAS, dont on connaît le style

boursoufflé, il ne manquait jamais de dire : « *ah ! voilà du GALI-THOMAS.* »

L'auteur d'une ode sur la mort de Voltaire, après avoir déploré la perte de ce grand-homme, dans les strophes les plus touchantes, finit par lui élever un mausolée champêtre.

Des lauriers enlacés, par leur ombrage
utile,

En défendront l'aspect à l'envie en fu-
reur,

Et seront respectés, comme ceux de Vir-
gile,

Par le tems destructeur.

Il parut une quantité incroyable d'odes, de poèmes, d'épithaphes sur la mort de Voltaire ; mais parmi cette prodigieuse multitude de mauvais vers, nous avons lu une ode qui mérite réellement ce nom, et qui est la meilleure pièce qui ait

paru à cette époque. Elle finissait ainsi :

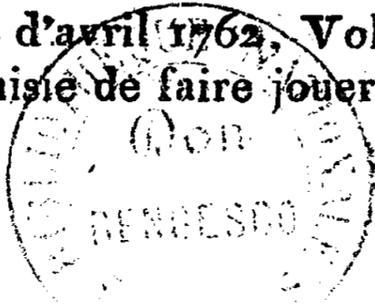
Et d'avoir enfanté *Voltaire*,

Les siècles se reposeront.

Un jour que le public entourait *Voltaire* sur le Pont-Royal, une femme du peuple, à qui on demanda qui était cet homme qui traînait la foule après lui, répondit : « *Ne savez-vous pas que c'est le sauveur de Calas ?* » Il sut cette réponse, et au milieu de toutes les marques d'admiration qui lui furent prodiguées, ce fut ce qui le toucha le plus.

Voltaire, implacable ennemi des parlemens, préférait un seul maître à plusieurs; il disait à cette occasion : « *J'ai les reins peu flexibles, je consens à faire une révérence, mais cent de suite me fatiguent.* »

Au mois d'avril 1762, *Voltaire* eut la fantaisie de faire jouer, sur



son petit théâtre, sa tragédie de *l'Orphelin de la Chine*. Le libraire *Cramer* s'était exercé, avec le duc de *Villars*, sur le rôle de *Gengis*. Il n'y a personne qui ne soit instruit de la prétention de ce grand seigneur pour bien enseigner à jouer la comédie. Aussi fit-il de son élève *Cramer* un froid et plat déclamateur; et c'est ce dont *Voltaire* ne tarda pas à s'apercevoir. Il se mit donc à le persiffler, et promit de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût changé sa diction. Le fidèle Genevois fit des études incroyables pour oublier tout ce que son maître lui avait appris, et revint au bout de quinze jours à *Ferney*, pour répéter de nouveau son rôle avec *Voltaire*, qui, s'apercevant d'un grand changement, s'écria avec joie à madame *Denis*: « *Ma nièce, Dieu soit loué! Cramer a dégorgé son duc.* »

On ne sera pas fâché de voir ici
 le portrait qu'un homme d'esprit,
 admirateur des talens de Vol-
 taire, a tracé, en vers, de cet
 homme célèbre :

Raphaël pour le trait, Rubens pour la
 couleur,

Déla prose et des vers possédant la magie,
 Ecrivain très-sensible, et très-malin
 railleur,

Dans le vaste champ du génie
 De chaque genre il a cueilli la fleur :
 Le rire est son secret, son arme est la
 saillie :

Que de fois, dans ces riens, dont il est
 créateur,

Déguisant la raison sous l'air de la folie,
 Sans en prendre le ton, il fut législateur ;
 Sachant tout embrasser, sans peine il
 associe

Le compas de Newton aux pompons
 d'Émilie :

Même après Lafontaine il est joyeux,
 conteur :

100 V O L T A I R I A N A .

Même après l'Arioste il charme l'Italie :
Ils'élève, descend, gaîment se multiplie.
Plein de grace ou de nerf, de souplesse et
d'ardeur ,

Il plane en aigle, en serpent se replie ;
Au Plaute des français laisse la profondeur,
Et va d'un fard brillant enluminer l'Italie.
Plus piquant que fidèle, agréable et
trompeur ,

Par ses jolis romans l'histoire est
embellie :

Bien loin de se montrer scrupuleux
narrateur

Des sottises qu'il apprécie ,
Toujours en philosophe il ment à son
lecteur ,

Qu'avec la vérité si souvent on ennuie :

Et rival des anciens, autant qu'imitateur ,

Dans l'épopée ou dans la tragédie ,

Ornant ce qu'il dérobo, il est plus
qu'inventeur.

Un lyonnais, étant aux *Délices*, parut étonné de trouver la Bible entre les mains de *Voltaire* : je suis, lui dit le philosophe, comme un plaideur qui a un grand procès : j'examine les pièces de ma partie adverse.

Ce fut le lendemain de sa prétendue confession à l'abbé *Gautier*, que *Voltaire* recommença les répétitions d'*Irène*, dont il n'avait pas trop bonne opinion, et c'est à ce sujet qu'il dit plaisamment : *Il serait triste pour moi de n'être venu à Paris que pour être confessé et sifflé.*

Quoique malade, *Voltaire* recevait chez lui les acteurs et les actrices qui devaient représenter *Irène*. C'était devant son lit qu'on en faisait les répétitions. Est-il vrai, lui demanda un jour madame

Vestris, que vous avez retouché mon rôle. *Il est vrai*, répond le philosophe, *que j'ai travaillé pour vous toute la nuit comme un jeune homme de vingt ans.*

Madame la duchesse de *** , à qui *Voltaire* présenta *Belle et Bonne*, le félicitait de l'avoir mariée. *Je m'en félicite aussi*, répondit-il, *car j'ai fait deux heureux et un sage.*

Guilbert, auteur estimable d'un ouvrage sur la tactique, après un séjour de cinq jours à Ferney, se retirant avec le regret de n'avoir point vu *Voltaire*, lui envoya ces quatre vers :

Je comptais en ces lieux voir le dieu du
génie,
L'entendre, lui parler, et m'instruire en
tout point :

Mais, c'est comme *Jésus* en son Eucharistie,

On le mange, on le boit, et l'on ne le voit point.

Guilbert, comme on peut le penser, fut aussitôt rappelé et fort accueilli.

Le premier jour qu'il entra en fonction de sa charge de gentilhomme de la chambre, il se présenta à la table que ces gentilhommes avaient à la cour, pendant leur service, et ne fut point reconnu. En sortant de table, on parlait du mariage d'un jeune seigneur avec la fille d'un fermier-général. Les uns disaient que la cérémonie de la bénédiction nuptiale devait se faire à l'hôtel des Fermes : les autres assuraient le contraire, attendu, disaient-ils, que, dans cet hôtel, il n'y a point de chapelle. *Pardonnez-moi, messieurs*, leur dit

Voltaire , *il y a la chapelle du mauvais larron*. On rit, on se regarde, et l'on ne sait que c'est Voltaire qui a fait cette plaisanterie, qu'après qu'il s'est dérobé à la curiosité des gentilshommes ordinaires de la chambre.

On a attribué mal-à-propos à J.-J. Rousseau le quatrain suivant, fait contre Voltaire peu de jours avant sa mort.

Plus bel-esprit que grand génie ,
 Sans loi, sans mœurs et sans vertus ,
 Il mourra comme il a vécu ,
 Couvert de gloire et d'infamie.

Revenant un soir d'une représentation de *Brutus*, Voltaire apprend qu'un bâtiment nommé aussi *Brutus*, chargé pour son compte, et qu'il croyait naufragé, était arrivé à Marseille : « Puisque le *Brutus* de « Barbarie est retrouvé, dit-il à

« son facteur , consolons-nous du
 « peu d'accueil qu'on fait au Brutus
 « de l'ancienne Rome ; il viendra
 « peut-être un tems où on lui ren-
 « dra justice. »

Voltaire disait du comte d'*Ar-
 gental* , qui depuis cinquante ans
 prenait intérêt à sa gloire , et veil-
 lait à sa sûreté , *qu'il était né pour
 faire du plaisir* , comme Rameau
 pour faire de la musique.

Après son séjour en Prusse , Vol-
 taire conserva pendant quelques
 mois une espèce de mélancolie ,
 mais il ne se permit jamais des
 plaintes trop amères.

Croyez-moi , je renonce à toutes les chi-
 mères

Qui m'ont pu séduire autrefois.

Les faveurs du public et les faveurs des
 rois

Aujourd'hui ne me touchent guères.

Le fantôme brillant de l'immortalité
 Ne se présente plus à ma vue éblouie.
 Je jouis du présent : j'achève en paix ma
 vie

Dans le sein de la liberté :
 Je l'adorai toujours et lui fus infidèle.
 J'ai bien réparé mon erreur :
 Je ne connais le vrai bonheur
 Que du jour où je vis pour elle.

Voltaire envoyait de tems en tems , de Cirey où il était alors , à d'Arnaud , de petites sommes d'argent pour lui fournir les moyens d'aller au spectacle. Baculard ayant voulu rendre ensuite cet argent à Voltaire , celui-ci répondit « que « c'était une bagatelle , et qu'un « enfant ne rendait pas des dragées « à son père »

Un jeune littérateur parlait un jour avec beaucoup de légèreté de Boileau et de Racine , en présence

de Voltaire. « Doucement, jeune
 « homme, répondit-il, Jean et
 « Nicolas sont nos maîtres; res-
 « pectez-les et tâchez de les imi-
 « ter. » Le jeune homme ayant
 voulu appuyer son sentiment par le
 jugement d'un académicien soup-
 çonné d'estimer peu ces deux grands
 poètes « *Aussi, répliqua Voltaire,*
ses vers jettent un beau coton. »

Une demoiselle, devant qui Vol-
 taire se tenait debout, le priant de
 s'asseoir, il lui dit : « *Non, made-*
moiselle, je suis le parterre, et je
vois une jolie pièce. »

Trois dames très-aimables vou-
 lurent être présentées à Voltaire,
 qui les supplia de s'asseoir ; *les*
Grâces, leur dit notre philosophe
 qui se piquait toujours de galante-
 rie, *sont fort bien debout ; mais elles*
sont encore mieux assises.

Un jeune homme, qui se disposait à étudier en médecine, fit part de son dessein à Voltaire. « Qu'allez-vous faire, lui dit-il en riant? Vous mettez des drogues que vous ne connaîtrez point dans un corps que vous connaîtrez encore moins. »

Il disait de la *Poétique* de Marmontel, dont il n'estimait point les poésies : « Il ressemble à Moïse, qui conduisait les autres à la terre promise, quoiqu'il n'y entrât jamais. »

Les visites impatientaient Voltaire, et sur-tout les questions éternelles des visiteurs; aussi répondit-il à un citoyen de Genève, qui voulait, chaque fois qu'il venait aux Délices ou à Ferney, le mettre à la presse : « Je vous annonce, M. que je ne sais pas un mot de tout ce que vous allez me demander. »

La duchesse de Luxembourg ayant dit chez elle , en présence des personnes les plus distinguées , je souhaiterais de grand cœur que nos différens avec l'Angleterre pussent s'accommoder.— Madame, répondit Voltaire qui était présent, en montrant l'épée du maréchal de Broglie, voilà ce qui arrangera tout.

Le peu de succès qu'eut la *princesse de Navarre* , tragédie de Voltaire, attira à son auteur l'épigramme suivante. Nous la rapportons ici, non comme une insulte faite à la mémoire de ce grand-homme , mais comme un exemple d'une épigramme qui, sans blesser le moral de l'individu, renferme le sel d'une bonne plaisanterie.

Quand vous mettiez dans vos ouvrages
De l'esprit et du sentiment ,
Les quarante agissaient avec dicernement.

En vous refusant leurs suffrages,
 Ils n'ont plus la même raison :
 Aujourd'hui rien ne nous sépare :
 Votre *princesse de Navarre*
 Vous remet tous à l'unisson.

Lorsque Voltaire arriva à Paris, M. Turgot s'empessa de le venir voir. La goutte tourmentait ce jour-là l'ex-ministre, et ne lui laissait pas l'usage libre de ses jambes. Après les premiers complimens, Voltaire se tournant vers la compagnie, dit : « En voyant M. Turgot, j'ai cru voir la statue de Nabuchodonosor. » — Oui, les pieds d'argile, répondit le ministre... — Et la tête d'or ! la tête d'or ! répliqua Voltaire.

Quand Piron dit à Voltaire, après la représentation de *Sémiramis*, qui avait été hautement critiquée par une partie des specta-

teurs, vous voudriez bien que je l'eusse faite?—Oui, répondit Voltaire, je vous aime assez pour cela,

Un homme-de-lettres ayant refait quelques vers dans la tragédie d'Irène, les porta à Voltaire. Pirroneau, qui a bâti le magnifique pont de Neuilly, était présent. « Ah! M. Pirroneau, lui dit Voltaire, que vous êtes heureux de ne pas connaître monsieur! il aurait ajouté une arche à votre pont. »

L'histoire d'Angleterre lui paraissait si souillée de scènes horribles, qu'il disait: « C'est au bourreau à l'écrire, puisque c'est lui qui a terminé presque toutes leurs querelles. »

Un homme d'esprit, en arrivant à Ferney, dit à Voltaire:

Hic est Mecenas Virgiliusque simul.

Notre illustre poète lui répondit :
et ce ne serait pas encore trop
pour vous recevoir.

Ce que disait Voltaire, de la
précocité de ses talens, et de son
goût pour tous les arts, doit d'au-
tant plus entrer dans son portrait,
qu'il a parlé d'après la vérité.

Apollon présidait au jour qui m'a vu
au monde naître :
Au sortir du berceau, j'ai bégayé des
vers.

Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son
sanctuaire :
Mon cœur vaincu par lui se rangea sous
sa loi.

D'autres ont fait des vers par le désir d'en
faire,

Je fus poète malgré moi.

Tous les goûts à-la-fois sont entrés dans
mon ame,

Tout art a mon hommage, et tout plaisir
m'enflamme.

Lorsque la souscription de l'édition de Corneille , faite au profit de sa petite-nièce , fut ouverte , la compagnie des Fermes prit 60 exemplaires ; ce qui lui fit dire , dans *Babouc* , en parlant des financiers , « que ces gros nuages , enflés de la rosée de la terre , lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. »

Dès que *Voltaire* eut commencé d'étudier la philosophie de *Newton* , il se crut très-supérieur à *J.-B. Rousseau* , qu'il eut l'injustice de n'appeler qu'un *faquin de versificateur*. « *Rousseau* , disait-il , me méprise . parce que je négligé quelquefois la rime , et moi je le méprise , parce qu'il ne sait que rimer. »

Voltaire regardait *Racine* comme le modèle des poètes , et *Massillon* comme celui des prosateurs. Aussi

avait-il toujours, sur sa table de nuit, *Athalie* à côté du *Petit Carême*.

Comme on trouvait mauvais que Voltaire prit, pour plusieurs de ses tragédies, des sujets déjà traités par Crébillon, et en particulier celui de *Sémiramis*, le poète-roi fit, à cette occasion, des vers qui ne sont pas une épigramme, ni bien justes, mais qui ont le mérite d'être bien tournés.

Si *Quinault* vivait encor,
Loin d'oser toucher sa lyre,
Je ne me ferais pas dire
De prendre ailleurs mon essor.
Usurpateur de la scène,
Petit bâtard d'Apollon,
Attendez que Melpomène
Soit veuve de *Crébillon*.

L'abbé Nadal, qui avait fait une

tragédie de Mariamne , critiqua si durement, dans la préface de la sienne, celle de Voltaire, et il ramena sur la scène, Thiriot, ami de notre illustre tragique, qui, *en facteur de bel esprit, portait le génie de Voltaire sous le manteau*. Celui-ci ne répondit point à ces injures ; mais lorsque Titon du Tillet eut fait exécuter en bronze *le Parnasse Français*, et qu'il y eut placé avec les grands poètes de la nation quelques versificateurs médiocres, Voltaire lui proposa de joindre à ces messieurs l'abbé Nadal.

Dépêchez-vous, monsieur *Titon* ;
 Enrichissez votre Hélicon,
 Et placez sur un piédestal
Danchet, Saint-Didier et Nadal.
 Qu'en voie, armés du même archet,
Saint-Didier, Nadal et Danchet,
 Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Lorsque Voltaire fit imprimer, à Paris, ses *Éléments de la philosophie de Newton*, mis à la portée de tout le monde, qu'il avait d'abord publiés en Hollande, il s'en réserva 150 exemplaires, qu'il fit distribuer à Paris aux principaux magistrats et à divers savans capables de juger ce livre. L'abbé Desfontaines, en l'annonçant, joignit à quelques éloges une remarque maligne. Il prétendit à la fin de son analyse que, parmi les fautes d'impression qui s'y trouvaient, il y en avait une très-essentielle à corriger; et qu'au lieu de lire au titre : « *Éléments de la philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde.* », il fallait lire : *mis à la porte de tout le monde.* »

« Votre nation, comme votre langue, disait un jour Voltaire à

un Anglais, et un galimathias composé de plusieurs autres. Quand je vois un de vos compatriotes aimant les procès et un peu rusé, je dis : « Voilà un normand qui est venu avec Guillaume le conquérant. » Quand je vois un homme doux et poli : « En voilà un qui est venu avec les plantagenètes. » — Un brutal : « Voilà un danois. »

On écrivit à Voltaire, après ses disputes avec Labeaumesle, que cet écrivain se proposait de le poursuivre jusqu'aux enfers. « Il est le maître, répondit-il, d'y aller quand il voudra; il a assez bien mérité ce gîte. »

On sait que Voltaire était comme Horace, *irasci colerem*, et même beaucoup plus que Horace; car sa colère allait quelquefois jusqu'à l'empportement. Le nom de Fréron

suffisait pour l'exciter. Un ami qui était allé le voir à Ferney, lui dit un jour à la suite d'une conversation sur l'auteur de l'Année littéraire : « Vous ne voudriez donc pas le recevoir, s'il venait chez vous ? » — Que me dites-vous là, répondit Voltaire ? Je le ferais chasser. — Mais enfin, répartit l'ami, s'il vous rendait visite, ne serait-ce pas un hommage qu'il rendrait à votre génie ? — Eh bien ! s'il y venait, répondit Voltaire après un moment de réflexion, je lui ferais donner le meilleur lit du château. »

Un moment d'impatience et d'humeur, en voyant madame D** arranger son visage, lui valut cette apostrophe de la part de Voltaire :

Si par hasard, pour argent ou pour or,
 A vos boutons vous trouviez un remède,
 Peut-être vous seriez moins laide,
 Mais vous seriez bien laide encore.

Malgré son enthousiasme pour l'Angleterre, Voltaire avouait qu'il y avait beaucoup d'hommes insociables et de caractères atrabilaires. Il dit un jour à lord Littleton.

Fier et bizarre Anglais, qui, des mêmes
couteaux,

Coupez la tête aux rois, et la queue aux
chevaux.

Quelqu'un dit un jour à Voltaire: pourquoi flattez-vous tant de petits talens? Ces auteurs, déjà si vains, en perdront la tête.—« Que voulez-vous que je fasse, répondit-il, je n'ai que ce moyen de me débarrasser d'eux. Voulez-vous que je leur dise qu'ils ne sont que des étourneaux, tandis qu'ils se croient des aigles? Ils ne me croiraient pas, et j'aimerais leur amour-propre contre moi. »

Dans toutes les éditions des œuvres de Voltaire, il se trouve un grand nombre de pièces qui ne sont pas de lui. Aussi disait-il quelquefois : « On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort, et chacun y glisse ses meubles pour les vendre. »

Une dame, qui était d'une jolie figure et pleine d'agrémens, vantait beaucoup l'esprit de Voltaire. Ce poète lui répondit : « Je sais, madame, que vous vous connaissez en esprit ; mais je me connais un peu en graces, et j'admire les vôtres. »

Un jour qu'on faisait une répétition de son *Irène*, chez le marquis de Villette, une célèbre actrice récitant son rôle trop négligemment, Voltaire lui dit : En vérité,

mademoiselle , ce n'est pas la peine de vous faire des vers de six pieds , pour que vous en mangiez trois. »

Il plaisantait souvent , avec raison , sur le style de certains auteurs boursoufflés , qui accompagnent chaque mot d'une épithète , souvent plus sonore qu'expressive : « Si l'on pouvait du moins , disait-il , faire entendre à ces messieurs que dire trop , c'est affaiblir , et que l'adjectif est souvent le plus grand ennemi du substantif , encore qu'ils s'accordent en nombre , en genre et en cas. »

Un jour qu'il se promenait dans son jardin , avec un gentilhomme de Genève , celui-ci apercevant un crapaud , lui dit : « Voilà un Fréron. » — Que vous a fait ce pauvre animal , répondit Voltaire , pour le traiter ainsi ? »

Il comparait les faiseurs de systèmes aux danseurs de *menuet*, qui sont dans un mouvement continuel sans avancer d'un pas, et finissent par revenir à la même place d'où ils sont partis.

Nous croyons, disait Voltaire ; que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses : du *titre*, de *l'épître dédicatoire* et de *la préface*. Cependant ce philosophe a donné les titres les plus bouffons à ses ouvrages ; il a fait quatorze épîtres dédicatoires et onze préfaces : on aurait pu lui répondre : **TU ES ILLE VIR.**

A propos du mot *invoquer la loi* ; il disait que ceux qui s'en servaient auraient besoin d'*invoquer le bon goût*.

Un amateur avait écrit , sur l'exemplaire de la *Henriade* qui était dans la bibliothèque de Voltaire , ces deux vers :

Enée eut son Virgile, Achille eut son Homère :

Bourbon, non moins heureux, a rencontré Voltaire.

Voltaire effaça le second , et y substitua :

Jeanne, non moins heureuse, a rencontré Voltaire.

Voltaire riait quelquefois de tous ces petits rimeurs , qui vantent un souper agréable en mourant de faim , et qui se donnent la torture pour chanter l'oisiveté. Il ne les a pas oubliés dans le *Pauvre Diable*.

Ma triste voix chantait, d'un gosier sec,
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,

Buvant de l'eau dans un vieux pot à
bierre:

.....
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je frédonnais des vers sur la paresse :
D'après *Chaulieu*, je vantais la molesse.

On compte sept écrivains auxquels Voltaire a dit ou écrit séparément : « Je vois en vous mon héritier. Vous me remplacerez. Vous serez mon successeur. Vous ferez valoir mon héritage. Vous recueillerez ma succession. » Parmi ces auteurs, quelques-uns marchaient à quelques égards sur ses traces ; mais certainement, il n'y avait pas sept Voltaire en France.

Voltaire ayant rendu visite à une dame qui était très-belle, lui dit :

Vos rivales sont le chef-d'œuvre de l'art ; vous êtes le chef-d'œuvre de la nature.

Voltaire a très-bien peint la société de la plupart des femmes , dans *sa Vie de Paris et de Versailles*.

..... Quelques feintes caresses ,
 Quelques propos sur le jeu , sur le tens ,
 Sur un sermon , sur le prix des rubans ,
 Ont épuisé leurs ames excédées :
Elles chantaient déjà , faute d'idées.

Ce dernier vers est pittoresque et vrai tout à la fois ; c'est le dernier coup de pinceau du maître.

Voltaire composa l'épigramme suivante sur la traduction de *Jérémie* , par *Lefranc de Pompignan*. Il y a de la gaieté et de la justesse.

Savez-vous pourquoi Jérémie
 A tant pleuré pendant sa vie ?

C'est que dès-lors il prévoyait
Que *Pompignan* le traduirait.

Quelques personnes ont prétendu depuis que cette épigramme fut lancée contre Baculard d'Arnaud, auteur d'une traduction en vers des lamentations de Jérémie.

Après avoir parcouru à Berlin un gros recueil de mauvais vers, faits sur la naissance du duc de Bourgogne, il s'écria :

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre

D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre

Les mauvais vers qu'on fait pour vous !

Lorsque son secrétaire lui apportait ses lettres, il y avait toujours des gens qui réclamaient ses

bons offices : « Est-ce que je m'intéresse à monsieur un tel ? — Oui, monsieur, vous lui avez déjà écrit que vous souhaitiez lui rendre service. — Mais, parlez-moi clair, est-ce que je m'y intéresse beaucoup ? — Oui, monsieur. — Dans ce cas, répondez avec chaleur. »

Q U A T R A I N.

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets :
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des sottises.

Il dit un jour à un acteur qui avait de la voix, mais qui, manquant d'intelligence, prononça d'un ton plat ces vers :

Mahomet marche en maître, et l'olive à
la main :

La trêve est publiée, et le voici lui-même.

« Oui, Mahomet arrive ; mais vous l'annoncez comme si vous disiez : *rangez-vous, voilà la vache!* »

Quoiqu'il n'aimât pas les calembourgs, il se permettait les jeux de mots dans sa conversation et dans ses lettres, sur-tout lorsqu'ils exprimaient plus promptement et plus énergiquement sa pensée.

Il dit, à propos d'un faux calcul sur un massacre affreux, qu'on exagérait encore : *quelle erreur ! quelle horreur !*

La vie est pleine de langueurs et d'horreurs.

L'Hôtel-Dieu est trop souvent hôtel de mort.

Soutenons nos opinions *sans suffisance*, à cause de notre *insuffisance*.

Le roi de Prusse est un homme à *grandes actions et à bons mots*.

*Nonotte n'a pas assez d'oreilles
ou a trop d'oreilles.*

Il consolait ainsi une demoiselle
qui, à l'âge de dix-sept ans, avait
déjà des cheveux blancs :

. Ils sont comme vos talens ,
Ils sont venus avant le tems ,
Et comme eux ils croîtront encore.

Madame Duchâtelet mourut, en
1749, des suites d'une couche. A
sa mort, Voltaire, qui croyait
qu'elle conservait un portrait de
lui, en miniature, caché sous le
chaton d'une bague, cherchait cu-
rieusement cette bague avec M. Du-
châtelet, qu'il voulait empêcher de
l'examiner de près. La bague se
trouve : il insistait pour la prendre ;
mais le mari la tenait, et, par ha-
sard, il avait trouvé tout de suite le

secret. Le portrait paraît. Voltaire, un peu embarrassé, s'approche, et voit qu'au lieu du sien c'est celui de Saint-Lambert. « Croyez-moi, dit-il à M. Duchâtelet, ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre. »

On sait que Voltaire fut nommé à l'emploi d'*historiographe* de France. On sait aussi le mot d'un commis des finances, au sujet de Boileau et de Racine, chargés précédemment du même emploi : *Nous n'avons encore vu de ces messieurs que leur signature* ; ce commis aurait voulu, sans doute, qu'ils eussent fourni chaque année un volume de flatteries. Voltaire parut adopter le mot du commis, lorsqu'il a dit :

..... Je me garde bien
De ressembler à ce grand satirique ;

De son héros discret historien,
 Qui, pour écrire en style véridique,
 Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

Alzire fut jouée sur le théâtre de
 Ferney, en 1764; M. de la Harpe,
 qui était un des acteurs, prononça,
 avant la représentation, des vers
 à la louange de Voltaire, qui,

Vainqueur à son dernier moment,
 Baissant sous ses lauriers sa tête appesantie,
 Exhalait dans la joie et le ravissement
 Les restes brillans de sa vie.

Il reçut, pour réponse, ces
 quatre vers du philosophe de
 Ferney :

Des plaisirs et des arts vous honorez
 l'asyle;
 Il s'embellit de vos talens :
 C'est *Sophocle* dans son printemps,
 Qui couronne de fleurs, la vieillesse
 d'*Eschile*.

Nous présumons que M. de la Harpe n'a pas pris ces quatre vers à la lettre, mais seulement pour un de ces complimens familiers à Voltaire, et qu'il distribuait sans faire beaucoup d'attention aux personnes auxquelles il les adressait.

Quatrain fait, par Voltaire, pour être mis au bas du portrait de la marquise Duchâtelet.

C'est ainsi que la vérité,
 Pour mieux établir sa puissance,
 A pris les traits de la beauté
 Et les graces de l'éloquence.

Vers à la Mettrie, écrits sur une carte.

Je ne suis point inquieté,
 Si notre joyeux *Lametrie*,
 Perd quelquefois cette santé
 Qui rend sa face si fleurie :

Quelque peu de glotonnerie
Avec beaucoup de volupté,
Sont les deux emplois de sa vie;
Il se conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne,
Et chez lui, le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne.

Voltaire appelait sa *Rome sauvée* ;
Cicéron vengé. « Il est bien juste,
disait-il, qu'on le venge de ce
barbare Crébillon, qui le fait par-
ler comme il parle. »

Voltaire, harangué par les co-
médiens français, lors de son der-
nier voyage à Paris, leur répondit :
« Je ne vis plus que par vous et
pour vous. » En leur parlant ainsi,
Voltaire entendait qu'il avait be-
soin d'eux pour sa tragédie d'Irène.

Louis Racine, dans ses Mémoires sur la vie de son père, se mit à la torture pour prouver que jamais Jean Racine n'avait été amoureux de mademoiselle Champmêlé. Ce qui fit dire à Voltaire, avec un peu de malignité : « Il a beau faire, il ne déshonorera pas son père. »

*Inscription pour la statue de
l'Amour.*

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il le fut, il l'est ou va l'être.

**Tout le monde connaît ce vers
sublime :**

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Voltaire, qui en est l'auteur, écrivit à un grand prince, au sujet de ce vers : « C'est, de tous les vers

médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre, et celui dont je suis le moins mécontent. » L'encyclopédie, qui pense quelquefois à rebours, a découvert dans ce vers une preuve de l'athéisme de Voltaire.

Voltaire s'expliquait ainsi sur Montaigne et Charron :

Montaigne, cet auteur charmant,
 Tour à tour profond et frivole,
 Dans son château, paisiblement,
 Loin de tout frondeur malévole,
 Doutait de tout impunément,
 Et se moquait très-librement
 Des bavards fourrés de l'école;
 Mais, quand son disciple *Charron*,
 Plus retenu, plus méthodique,
 De sagesse donna leçon,
 Il fut près de périr, dit-on,
 Par la haine théologique.

Maupertuis et Clairaut furent
envoyés par l'académie en Laponie,
pour déterminer la figure de
la terre. Ce fut à ce sujet que Voltaire,
en s'égayant sur ce voyage,
fit les vers suivans :

*Maupertuis et Clairaut, dans leur docte
fureur,*

Vont geler aux pôles du monde.

*Je les vois d'un degré mesurer la
longueur,*

Pour ôter au peuple rimeur

Ce beau mot de machine ronde,

*Que nos flasques auteurs, en chevillant
leurs vers,*

Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

*Les astres étonnés, dans leur oblique
course,*

*Le grand, le petit chien, et le cheval et
l'ourse,*

*Se disent l'un à l'autre, en langage des
cieux ;*

*Certes, ces gens sont fous, ou ces gens
sont des dieux.*

V O L T A I R I A N A. 137
*Impromptu à mademoiselle de
Charolois , peinte en habit de
cordelier.*

Frère Ange de *Charolois*,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture ?

Voltaire, qui sut qu'on chantait
ces vers sur l'air de *Robin-ture-lure*,
y ajouta les couplets suivans :

Beau Saint-François, ne souffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates :
Dites à l'ange : c'est plus bas
Qu'il faut appliquer les stigmates.

Invitation à Bernard, auteur de
l'Art d'aimer.

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire (1)

(1) La marquise Duchâtelet.

Voltaire disait de madame Dacier : « Elle fuit les graces, et les graces la fuyent. »

Un officier de marine, dont les sentimens religieux étaient connus, disait beaucoup de mal de la Pucelle, devant le comte de ***. — Mais, l'avez-vous lu, ce poëme que vous improuvez tant? — Non. — Il faut le lire. — Dieu m'en préserve! — Ecoutez-en du moins un morceau, et vous verrez qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi scandaleux qu'on l'a dit. — Voyons. — Le comte débite sur-le-champ, et du ton le plus sérieux :

O mes amis ! vivons en bons chrétiens :
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut
prendre.

Eh bien ! monsieur ? — Oh ! répond l'officier, quand Voltaire le

veut, je sais bien qu'il fait des merveilles.

Le chevalier Rohan Chabot étant à dîner chez le duc de Sully avec Voltaire, trouva mauvais que le jeune poète ne fût pas de son avis. « Quel est cet homme, demandait-il, qui parle si haut? — M. le chevalier, répartit Voltaire, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte. » Le chevalier se leva et sortit. Mais, à quelques jours de là, il fit guetter Voltaire, lorsqu'il était encore chez le duc de Sully, et l'ayant attiré dans la rue, sous quelques prétextes, il le fit frapper par des coquins en sa présence. Voltaire voulut prendre M. Sully à témoin de cet assassinat, et en poursuivre la vengeance. Le duc s'y refusa. Voltaire ne le revit

plus : il se renferma quelque tems pour prendre des leçons d'escrime, puis il alla trouver le chevalier de Rohan, dans la loge des actrices, et lui dit : « Monsieur, si quelque affaire d'usure ne vous a point fait oublier l'outrage dont j'ai à me plaindre, j'espère que vous m'en ferez raison » Le chevalier accepte le défi pour le lendemain, et assigne lui-même le rendez-vous à la porte St.-Antoine; mais le soir il porte l'alarme dans sa famille. Pour écarter ce rival, on lui cherche des torts; le plus sûr, fut de montrer au duc régent du royaume, et qui, comme on sait, était borgne, les vers que Voltaire avait adressés à sa maîtresse, la marquise de Prie :

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sut tromper tous les yeux;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre,
Pourquoi ne nous pas rendre heureux!

Voltaire fut arrêté, et envoyé à la Bastille, où il resta six mois. C'est ainsi que se termina cette aventure.

Voltaire se trouvant à la toilette du roi de Prusse, jeune encore, fit cet impromptu, en s'adressant à Maupertuis :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
 Sur une tête que j'adore ?
 Ils ressemblent à ses talens ;
 Ils son venus avec le tems,
 Et comme eux ils croîtront encore.

On lira avec plaisir les vers suivans, que Voltaire adressa à mademoiselle Gaussin, jouant dans Alzire :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
 C'est vous qu'on aime et qu'on admire ;
 Et vous damnez, charmante *Alzire*,
 Tout ceux que Gusman convertit.

Quelque tems avant sa mort, on donna en sa présence une représentation d'*Alzire* ; l'enthousiasme fut général. Le chevalier d'Escure présenta à Voltaire , sortant de sa loge , cet impromptu charmant :

Ainsi chez les Incas , dans leurs jours
fortunés,
Les enfans du soleil , dont nous suivons
l'exemple ,
Aux transports les plus doux étaient abandonnés ,
Lorsque de ses rayons il éclairait leur
temple.

Voltaire répondit sur-le-champ
par ces deux vers de *Zaïre* :

Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout tems me fut utile et
chère.

On apporta un jour à Voltaire un volume d'une nouvelle édition de ses œuvres. A l'ouverture de ce livre, il tomba sur son épître au chevalier de Boufflers, qui commence ainsi :

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Agé de soixante et douze ans.

Voltaire entra en fureur, et déchira le feuillet, en s'écriant : « Barbare ! dis donc *chargé*, et non point *agé* ; fais une image et non pas un extrait baptistaire. »

L'abbé Trublet a fait des essais de littérature et des mémoires très-volumineux en faveur de Fontenelle et Lamothe. Voltaire lui décocha l'épigramme suivante, dont le dernier vers est connu de tout le monde :

L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage ;

Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par supplément servait,
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait.

On vantait, en présence de Voltaire, les agrémens de la campagne.
« C'est, dit-il, le premier des plaisirs insipides. »

Epigramme contre le C.....

Ci-gît qui toujours bredouilla,
Sans avoir jamais pu rien dire;
Beaucoup de livres farfouilla,
Sans avoir jamais pu s'instruire,
Et beaucoup d'écrits barbouilla,
Que personne ne pourra lire.

Dans une épître, qui est un tableau des usages de Paris, Voltaire a peint une jeune femme qui, bien parée, va par désœuvrement faire

V O L T A I R I A N A. 145
visite à une autre femme pareille-
ment désœuvrée.

Elle entre et baille, et puis lui dit : « Ma-
dame ,

» J'apporte ici tout l'ennui de mon ame :
» Joignez un peu votre inutilité
» A ce fardeau de mon oisiveté. »

Voilà ce qui est , mais voilà ce
qu'on ne dit point.

*Epigramme contre l'abbé
Desfontaines.*

Pour l'amour anti-physique,
Desfontaines flagellé ,
A, dit-on, fort mal parlé
Du système Newtonique :
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure ;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

Le roi de Prusse fit exécuter une

statue de Voltaire, dans sa belle manufacture de porcelaine, et la lui envoya, avec ce mot gravé sur la base :

Immortali !

Voltaire écrivit au-dessous :

Vous êtes généreux : vos bontés souveraines

Me font de trop nobles présens :

Vous me donnez sur mes vieux ans

Une terre dans vos domaines.

Pigal fit la statue de Voltaire, en France, et c'est une des plus ressemblantes.

Voltaire avait dit :

Au sortir du berceau, j'ai bégayé des vers.

Il a voulu finir comme il avait commencé. Quelques mois avant sa mort, il fit ses adieux à la vie par

V O L T A I R F A N A. 147
une pièce de vers qui respirent l'en-
jouement et la plaisanterie :

Adieu ! je vais dans ce pays
Dont ne revint pas feu mon père :
Pour jamais, adieu mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis,
C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour,
Et lorsqu'aux ténébreux rivages,
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.
Quand, sur la scène du monde,
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant, il est à la ronde
Reconduit à coup de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie :
Vainement, en cérémonie,
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie :
Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à sa sortie :

La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oubliait.
Ainsi la farce était finie.
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui ne sait rien craindre ;
Qui vit et meurt inconnu.

Építaphe de Voltaire.

O Parnasse ! frémis de douleur et
d'effroi !
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immor-
telles :
Toi ! dont il fatigua les cent voix et les
ailes ,
Dis que Voltaire est mort , pleure et
repose-toi !

